

Diodore et les monuments d'Agrigente : la réversibilité des signes

Renaud Robert

Université de Bordeaux, France

Abstract The present study focuses mainly on the monuments of Agrigento which are the only ones that, along with those of Syracuse, benefit from a relatively developed treatment in Diodorus. The mention of these monuments does not always appear at the place in the story where one would expect it. The changes of place, the silences and the choice to develop the descriptions more or less obey, for the historian, a narrative and dramaturgical purpose: it is a question of emphasising the links that unite certain episodes sometimes distant from each other depending on a moral causality. Part of the study is reserved for the Phalaris bull. Depending on the sources, the invention of this instrument of torture is attributed either to the tyrant or to the artist Perilaos. Diodorus very likely made Phalaris responsible for the machine in order to highlight a parallel between the cruelty of the tyrant and that of Agathocles.

Keywords Agrigento. Gelo. Monuments. Carthago. Dionysius of Syracuse. Phalaris. Callimachus.

Sommaire 1 Monuments de la prospérité, monuments de la défaite. – 2 Le taureau de Phalaris.

Je pense à Flaubert qui disait :
« L'esthétique, laquelle n'est qu'une justice supérieure ».
(Maria van Rysselberghe, *Cahiers de la Petite Dame*, 1950)

La proposition des organisatrices d'intervenir sur la question des
« monuments siciliens » dans le récit de Diodore recoupait le sujet

traité lors d'une table ronde tenue à Lyon en 2009.¹ Il paraît difficile de renouveler le point de vue sur un thème qui n'est assurément pas majeur dans l'œuvre de l'historien sicilien. C'est d'ailleurs, en grande partie, ce qui le distingue de Cicéron avec lequel il est comparé dans cet ouvrage. Dans le *De signis*, en tout cas, les monuments sont, sinon le sujet du discours, du moins son prétexte. Chez les historiens - et en cela Diodore ne diffère guère des autres - les monuments jouent un rôle au mieux anecdotique et ne sont généralement pas décrits pour eux-mêmes.² En outre, l'espoir des spécialistes de la Sicile de reconstituer une « historiographie sicilienne » a conduit les chercheurs à « traverser » le récit diodoréen pour essayer de retrouver dans les assemblages de la *Bibliothèque historique* les logiques narratives de ses prédécesseurs : Antiochos de Syracuse, Philistos, Timée de Tauroménion.³ Je partirai pour ma part de la conviction que ces « assemblages » reposent sur un choix autonome, obéissant à une logique diégétique propre, et déterminé par une vision diodoréenne de l'histoire.⁴ C'est pourquoi je m'efforcerai avant tout de comprendre quelle fonction est dévolue aux monuments dans le récit de l'historien, y compris lorsque la mention du dit monument est empruntée à un auteur antérieur ; cet emprunt fait sens en lui-même. Enfin, un dernier point reste à préciser, celui de la définition du *monument*. Je prendrai le mot dans son acception latine et je considérerai comme un monument toute construction ou objet pourvus pour Diodore d'une valeur mémorielle ou d'une portée symbolique. Même si l'historien mentionne avec une précision très variable son histoire ou même son apparence, le monument est d'abord un *signe*.

Les monuments et, de manière plus générale, les objets constituent des jalons tangibles de l'histoire. Ils traversent les événements, demeurent ou disparaissent. Leur présence (voire leur absence) est porteuse de mémoire. Ils contribuent donc à mettre en évidence un réseau subtil de liens entre des faits en apparence étrangers les uns aux autres. Une phrase de Plutarque me paraît pouvoir assez bien s'appliquer à la logique narrative de Diodore et au rôle de révélateurs qu'y jouent certains monuments.

Quelques-uns des assistants confirmèrent ses dires ; ils admiraient en même temps l'ingéniosité de la Fortune, qui se sert d'un

¹ Robert 2011, 43-68. Les traductions pour lesquelles le nom du traducteur n'est pas mentionné sont dues à l'Auteur ; lorsque le texte grec n'est pas emprunté à la Collection des Universités de France, il est cité dans l'édition de Fr. Vogel.

² Voir, par exemple, Rouveret 1991, 3051-8, à propos de Tacite.

³ Meister 1967.

⁴ Sacks 1994 et également Sulimani 2011, 57-108 ; en dernier lieu, pour une mise au point historiographique sur la démarche de l'historien : Rathmann 2016, 156-65.

événement pour en amener un autre, prépare tout de très loin, et tisse ensemble des faits apparemment très différents, dépourvus de tout lien entre eux, pour faire du dénouement de l'un le commencement de l'autre.⁵

Je m'attarderai, dans l'exposé qui va suivre, sur des passages consacrés aux événements siciliens que je n'avais pas examinés pour eux-mêmes dans ma précédente étude ; je me concentrerai tout particulièrement, dans un premier temps, sur plusieurs passages qui, selon moi, se font écho aux livres 11, 13 et 14 (je laisserai de côté en revanche les monuments liés à Timoléon et Agathocle) ;⁶ puis, dans un deuxième temps, je reviendrai sur les allusions à un objet hautement symbolique, le taureau de Phalaris. Cette étude portera donc essentiellement sur les monuments d'Agrigente : ils sont les seuls, avec ceux de Syracuse et avec les édifices mythiques attribués à l'époque de Kokalos,⁷ à faire l'objet de mentions un peu développées. L'absence d'informations précises sur les monuments d'autres cités ne permet pas une comparaison avec ceux d'Agrigente.

1 Monuments de la prospérité, monuments de la défaite

Dans la partie sicilienne de son récit, le seul passage où Diodore donne quelques détails architecturaux sur un monument précis est celui qu'il consacre aux édifices d'Agrigente et tout particulièrement à l'Olympieion. Le texte évoque la prospérité d'Agrigente.⁸ Elle avait pour origine la fertilité de son territoire et le commerce avec les Carthaginois. Les richesses accumulées permirent la construction des édifices sacrés ; le plus important d'entre eux, le temple de Zeus, est assez précisément décrit.

Le temple a une longueur de trois cent quarante pieds, une largeur de soixante et une hauteur de cent vingt pieds sans compter la base. C'est le plus grand de toute la Sicile et il pourrait à raison être comparé avec les temples qui se trouvent à l'étranger pour la dimension de sa structure, car, même s'il est finalement resté inachevé, le plan d'ensemble est bien visible. Les autres, soit ont bâti

⁵ Plut. *Tim.* 16.10 : Καὶ μαρτυροῦντας εἶχεν ἐνίους τῶν παρόντων, θαυμάζοντας ἅμα τῆς τύχης τὴν εὐμηχανίαν, ὡς δι' ἐτέρων ἕτερα κινουῖσα καὶ συνάγουσα πάντα πόρρωθεν καὶ συγκαταπλέκουσα τοῖς πλείστον διαφέρειν δοκοῦσι καὶ μηδὲν ἔχειν πρὸς ἄλληλα κοινὸν ἀεὶ τοῖς ἀλλήλων χρῆται καὶ τέλεσι καὶ ἀρχαῖς (trad. A.-M. Ozanam).

⁶ Diod. Sic. 16.83.

⁷ Les monuments siciliens des époques « mythiques » sont étudiés dans Robert 2011, 43-68.

⁸ Ambaglio 2008, 143-4.

leurs temples en élevant des murs, soit ont entouré la cella de colonnes ; celui-ci participe de ces deux modes de construction : les colonnes font corps avec le mur de cella, arrondies à l'extérieur, de forme carrée à l'intérieur ; à l'extérieur, la circonférence des colonnes est de vingt pieds et leurs cannelures peuvent contenir chacune le corps d'un homme ; la partie intérieure des colonnes est de douze pieds. Les portiques ont une dimension et une hauteur extraordinaires ; sur la façade orientale a été représenté le combat des Géants, ouvrage qui se distingue par la dimension et la beauté de ses sculptures ; sur la façade occidentale a été représentée la prise de Troie, où il est possible de voir comment chaque héros est figuré d'une manière appropriée à sa situation.⁹

Une telle précision dans la description d'un édifice est exceptionnelle dans la *Bibliothèque historique*. Un fragment du livre 9 de Polybe¹⁰ semble avoir été très proche du texte de Diodore, puisqu'on y retrouve la comparaison du temple d'Agrigente avec les temples de Grèce. Cette proximité s'explique sans doute par une source commune (Timée),¹¹ mais indique également que l'édifice était suffisamment célèbre malgré son inachèvement et son probable délabrement

9 Diod. Sic. 13.82.2-4 : "Ἔστι δὲ ὁ νεὸς ἔχων τὸ μὲν μήκος πόδας τριακοσίου τεσσαράκοντα, τὸ δὲ πλάτος ἐξήκοντα, τὸ δὲ ὕψος ἑκατὸν εἴκοσι χωρὶς τοῦ κρητιδώματος. Μέγιστος δ' ὢν τῶν ἐν Σικελίᾳ καὶ τοῖς ἔκτος οὐκ ἀλόγως ἂν συγκρίνοιτο κατὰ τὸ μέγεθος τῆς ὑποστάσεως· καὶ γὰρ εἰ μὴ τέλος λαβεῖν συνέβη τὴν ἐπιβολήν, ἢ γε προαίρεσις ὑπάρχει φανερά. Τῶν δ' ἄλλων ἢ μέχρι τοίχων τοὺς νεὸς οἰκοδομοῦντων ἢ κύκλω κίοσι τοὺς σηκοὺς περιλαμβανόντων, οὗτος ἑκατέρως τούτων μετέχει τῶν ὑποστάσεων· συνφοδομοῦντο γὰρ τοῖς τοίχοις οἱ κίονες, ἔξωθεν μὲν στρογγύλι, τὸ δ' ἐντὸς τοῦ νεὸς ἔχοντες τετράγωνον· καὶ τοῦ μὲν ἑκτὸς μέρους ἐστὶν αὐτῶν ἡ περιφέρεια ποδῶν εἴκοσι, καθ' ἣν εἰς τὰ διαξύσματα δύναται ἀνθρώπινον ἐναρμόζεσθαι σῶμα, τὸ δ' ἐντὸς ποδῶν δώδεκα. Τῶν δὲ στοῶν τὸ μέγεθος καὶ τὸ ὕψος ἐξαισίον ἔχουσῶν, ἐν μὲν τῷ πρὸς ἑὼ μέρει τὴν γιγαντομαχίαν ἐποίησαντο γλυφαῖς καὶ τῷ μεγέθει καὶ τῷ κάλλει διαφερούσαις, ἐν δὲ τῷ πρὸς δυσμᾶς τὴν ἄλωσιν τῆς Τροίας, ἐν ἣ τῶν ἡρώων ἕκαστον ἰδεῖν ἐστὶν οἰκείως τῆς περιστάσεως δεδημοουργημένον.

Μεχρὶ τοίχων : le texte, difficile à comprendre, a été abondamment corrigé ; les différentes propositions sont signalées dans l'apparat de la deuxième édition de Fr. Vogel : μετὰ θριγκῶν ; μεχρὶ τεγῶν ; συνεχεῖ τοίχῳ ; on peut retenir la correction de C.H. Oldfather : μετὰ τῶν περιτειχῶν (avec des murs périphériques) comme la plus satisfaisante pour le sens ; les différentes propositions sont discutées dans De Waele 1982, 272-3. La dernière phrase pose également des problèmes d'interprétation sur lesquels il n'est pas possible de revenir longuement ici : on peut en effet se demander si l'expression οἰκείως τῆς περιστάσεως évoque une convenance dans l'agencement des figures (« de manière appropriée à la composition ») ou une conformité au récit du *mythos* représenté. Sur l'architecture du temple : Griffo 1982, 253-4 ; Vonderstein 2000.

10 Polyb. 9.27 : Καὶ μὴν ὁ τοῦ Διὸς τοῦ Ὀλυμπίου νεὸς παντέλειαν μὲν οὐκ εἴληπε, κατὰ δὲ τὴν ἐπιβολὴν καὶ τὸ μέγεθος οὐδ' ὁποῖου τῶν κατὰ τὴν Ἑλλάδα δοκεῖ λείπεσθαι (« si le temple de Zeus Olympien n'est pas achevé, il semble ne le céder à aucun temple de Grèce pour la conception et la taille » ; trad. R. Weil, CUF) ; παντέλειαν est une correction, les manuscrits présentant la forme πολυτέλειαν (l'ornementation) ; Pédech 1964, 528.

11 L'historien de Tauroménion est cité à la fin du développement sur les monuments d'Agrigente ; Diod. Sic. 13.82.6 : Ἡ πολυτέλεια τῶν μνημείων [...] ἂ Τίμαιος ἐορακέναι

au premier siècle av. J.-C. pour que les historiens aient éprouvé le besoin de lui consacrer une digression dans leurs narrations. Un fragment du *Bellum Poenicum* de Naevius confirme le prestige du monument : il se rapporte sans doute à une *ekphrasis* de la Gigantomachie qui ornait la façade orientale de l'édifice.¹² Chez Polybe, la description d'Agrigente fait partie d'un développement sur la grandeur des villes qui s'inscrivait dans le récit des événements de Sicile au cours de la seconde guerre Punique (210 av. J.-C.).¹³ En revanche, la place de cet excursus chez Diodore fait problème et c'est la question qu'il nous faut tout d'abord examiner.

La mention de l'Olympieion intervient dans le récit de l'affrontement entre Syracusains et Carthaginois. La guerre opposant Sélinonte et Ségeste, soutenue par les Carthaginois, avait éclaté en 410 av. J.-C., au lendemain de l'expédition malheureuse des Athéniens contre Syracuse. Syracuse est impliquée dans le conflit avec Carthage qui reprend en 406, lorsque les troupes d'Hannibal décident de s'en prendre à la riche cité d'Agrigente.¹⁴ La description a donc d'abord pour but de mettre en évidence la prospérité de la ville, prospérité qui justifie, selon Diodore, les intentions hostiles des Carthaginois. Toutefois, le temple de Zeus, comme on le sait, a été bâti grâce au butin de la bataille d'Himère en 480 av. J.-C. Il aurait donc été plus logique d'en mentionner l'existence au livre 11, à la suite du récit des victoires de Théron d'Agrigente et de Gélon de Syracuse.

Lorsqu'il rapporte les événements de 480 av. J.-C., Diodore accorde une part prépondérante au rôle joué par Gélon.¹⁵ C'est la ruse imaginée par ce dernier qui permet d'obtenir la victoire sur les Carthaginois.¹⁶ Les dépouilles prises aux ennemis sont déposées par Gélon dans les temples d'Himère et de Syracuse.¹⁷ L'historien insiste

φρσι μέχρι τοῦ καθ' ἑαυτὸν βίου διαμένοντα. Selon De Waele 1982, 271, la source de Timée serait Philistos.

12 L'hypothèse a été formulée par Fraenkel 1935 ; Naev. *Bell. Poenic.* 1 (19 Morel, 44-6 Warmington, 7 Marmoreale).

13 Le passage s'insérerait très vraisemblablement dans le récit de la prise d'Agrigente par M. Valerius Laevinus (Liv. 26.40) ; Walbank 1967, 157-61.

14 Finley 1986, 82-3 ; Braccisi, Millino 2000, 128 ; sur l'impact de la chute d'Agrigente : Sjöqvist 1973, 56 ; Meister 1992, 118-20.

15 Gélon est traité de manière flatteuse en 11.21.3 5 (Γέλων στρατηγία καὶ συνέσει διαφέρων), alors que Théron cède à la peur (ὁ μὲν Γέλων ἀπάσας τὰς πύλας, ἄς διὰ φόβον πρότερον ἐνωκοδόμησαν οἱ περὶ Θήρωνα, ταύτας τούναντιον διὰ τὴν καταφρόνησιν ἐξωκοδόμησε) ; sur le prestige de Gélon, voir Trifirò 2014, 139-60.

16 Diod. Sic. 11.21.3-22.3 et en particulier 21.4 ; la primauté accordée à Gélon ainsi que le synchronisme entre Himère et les Thermopyles sont généralement attribués à Timée ; on trouve dans d'autres sources un synchronisme Himère-Salamine (Hdt. 7.166 et Arist. *Poet.* 23.1459a) ; la popularité de ce schéma historiographique justifie sa reprise par Diodore : Gauthier 1966 ; Green 2006, 78-9 ; sur le rôle de Gélon : Kukofka 1992.

17 Diod. Sic. 11.25.1 ; sur les offrandes de Gélon, Gras 1990, 58-68.

cependant sur le fait que la majorité des prisonniers revint alors aux Agrigentins et que cet afflux de main-d'œuvre permit de grands travaux. Ces aménagements comprirent non seulement la construction des plus grands temples (οἱ μέγιστοι τῶν θεῶν ναοί), parmi lesquels l'Olympieion n'est pas explicitement mentionné, et celle des égouts, confiés à l'architecte Phéax (« le Phéacien ») et, pour cette raison, nommés phéaciens ;¹⁸ ces derniers – par opposition implicite aux temples – sont qualifiés d'ouvrages techniquement remarquables, mais méprisables par leur destination. La part que prit Théron à ces grands travaux n'est pas mentionnée ; il est simplement précisé que les prisonniers qui y contribuèrent étaient « revenus au peuple ». À ces constructions s'ajoute enfin la Kolymbéthra, vaste réservoir d'eau auquel le territoire de la cité dut sa fertilité et, par suite, sa richesse. Or, Diodore annonce par avance, que cet ouvrage, faute d'entretien par la suite, finit par disparaître.¹⁹

Tout se passe donc comme si, dès le départ, les spectaculaires réalisations des Agrigentins étaient frappées de caducité ou leur prestige minoré par les fonctions triviales de certaines d'entre elles. Dans ce passage, les égouts (ὑπόνομοι) semblent constituer un titre de gloire uniquement pour leur architecte et non pour la cité, au contraire de la Cloaca Maxima abondamment célébrée dans l'historiographie romaine en vertu de sa *firmitas* inébranlable et de son *utilitas*.²⁰ À l'inverse, les fondations de Gélon sont exaltées à plusieurs reprises.²¹ Les dépouilles prises aux ennemis sont utilisées pour élever des temples remarquables (ναοὺς ἀξιολόγους) à Déméter et à Corè, pour envoyer à Delphes un trépied d'or de « seize talents ». L'inachèvement du temple dédié à Déméter, que Gélon prévoyait de bâtir près d'Aitna, n'est plus le signe d'un destin contrarié, comme à Agrigente, mais la preuve des vertus morales du souverain

18 Diod. Sic. 11.25.3 : Πλείστων δὲ εἰς τὸ δημόσιον ἀνερχθέντων, οὔτοι μὲν τοὺς λίθους ἔτεμον, ἐξ ὧν οὐ μόνον οἱ μέγιστοι τῶν θεῶν ναοὶ κατασκευάσθησαν, ἀλλὰ καὶ πρὸς τὰς τῶν ὑδάτων ἐκ τῆς πόλεως ἔκροαζ ὑπόνομοι κατασκευάσθησαν τηλικούτοι τὸ μέγεθος, ὥστε ἀξιοθέατον εἶναι τὸ κατασκευάσμα, καίπερ διὰ τὴν εὐτέλειαν καταφρονούμενον. Ἐπιστάτης δὲ γενόμενος τούτων τῶν ἔργων ὁ προσαγορευόμενος Φαίαιξ διὰ τὴν δόξαν τοῦ κατασκευάσματος ἐποίησεν ἀφ' ἑαυτοῦ κληθῆναι τοὺς ὑπονόμους φαίακας (« la plupart (des prisonniers) furent attribués à l'État qui les employa à tailler les pierres qui servirent non seulement à la construction des très grands temples en l'honneur des dieux, mais aussi à celle d'égouts pour l'écoulement des eaux hors de la ville, grandiose réalisation qui mérite d'être vue malgré le mépris qui s'attache à ces constructions d'usage vulgaire. Ces travaux furent dirigés par un nommé Phéax et cette installation devint si célèbre que ce type d'égouts fut appelé d'après son nom 'phéaciens' » ; trad. J. Haillet, CUF).

19 Diod. Sic. 11.25.4 : Ἄλλ' αὐτὴ μὲν ἐν τοῖς ὕστερον χρόνοις ἀμεληθεῖσα συνεχώσθη καὶ διὰ τὸ πλῆθος τοῦ χρόνου κατεφθάρη (« mais, dans les temps qui suivirent, faute d'entretien il se combla et, avec le temps, finit par disparaître » ; trad. J. Haillet, CUF).

20 Voir en particulier Plin. *HN* 36.103-8 et Strab. 5.3.8.

21 Diod. Sic. 11.26.7.

syracusain, au premier rang desquelles figurent la modération et la piété. Ces vertus lui valent d'être qualifié de « bienfaiteur, de sauveur et de roi » par son peuple plutôt que de tyran.²² Diodore revient par la suite sur les qualités morales de Gélon. Sa renommée s'incarne dans son tombeau brièvement décrit et qualifié lui aussi de remarquable (ἀξιόλογος). Doté de neuf tours, il s'imposait par sa masse.²³ Dans son souci d'exalter la mémoire de Gélon, l'historien frise d'ailleurs la contradiction. Après avoir expliqué que le souverain syracusain avait fait adopter des mesures pour restreindre le luxe des funérailles et qu'il avait pris soin d'appliquer ses restrictions à ses propres funérailles sachant sa mort prochaine, Diodore insiste néanmoins sur le caractère imposant du monument.²⁴ La mort de Théron, en revanche, est signalée en passant ; même si son gouvernement est qualifié de mesuré (τὴν ἀρχὴν ἐπιεικῶς διοικητικῶς), ce jugement semble avoir essentiellement pour fonction de mettre en évidence, par opposition, la cruauté et la violence de Thrasydée, son fils et successeur.²⁵ Si l'historien précise qu'il reçut les honneurs héroïques, rien n'est dit de son tombeau à ce moment du récit.

Nous pouvons à présent revenir au passage du livre 13 qui évoque le plus grand des temples d'Agrigente. Le monument inachevé et colossal incarne à lui seul une opulence vouée à la ruine. Il est l'emblème d'une cité dont la richesse résulte d'un excès qui confine à l'*hybris* – certains citoyens, dit Diodore, reçurent jusqu'à 500 prisonniers après la bataille d'Himère²⁶ – et qui repose aussi sur une forme de hasard heureux, sans rapport avec la part que les Agrigentins prirent réellement à la victoire – car les soldats en déroute ont simplement fui vers l'intérieur des terres et se sont retrouvés sur le territoire d'Agrigente.²⁷ Ainsi, la cité avait mis en scène sa richesse exceptionnelle au cours d'un défilé triomphal en l'honneur d'Exaenotos, vainqueur aux Jeux Olympiques, quelques années avant les événements de 406 av. J.-C.²⁸ Les citoyens d'Agrigente, déclare Diodore,

22 Diod. Sic. 11.26.6 : Τοσοῦτον ἀπέιχε τοῦ μὴ τυχεῖν τιμωρίας ὡς τύραννος, ὥστε μᾶλλον φωνῇ πάντας ἀποκαλεῖν εὐεργέτην καὶ σωτῆρα καὶ βασιλέα (« loin qu'il fût frappé d'un châtement en tant que tyran, d'une seule voix tous les proclamaient bienfaiteur, sauveur et roi » ; trad. J. Haillet, CUF).

23 Diod. Sic. 11.38.4 : Ἐτάφη δ' αὐτοῦ τὸ σῶμα κατὰ τὸν ἀγρὸν τῆς γυναικὸς ἐν ταῖς καλουμέναις Ἐννέα τύρσεσιν, οὕσαις τῷ βάρει τῶν ἔργων θαυμασταῖς (« son corps fut enterré dans la propriété de sa femme, dans le monument appelé 'les Neuf Tours', ouvrage dont le caractère imposant provoquait l'admiration » ; trad. J. Haillet, CUF).

24 Diod. Sic. 11.38.2.

25 Diod. Sic. 11.53.2 ; sur le personnage historique : Van Compernelle 1992, 61-76.

26 Diod. Sic. 11.25.2.

27 Diod. Sic. 11.25.2 ; sur la présomption qui résulte des succès et entraîne la punition par les dieux ou par la fortune des actes d'*hybris*, voir les analyses de Hau 2009, 184-7.

28 Diod. Sic. 13.82.7.

avaient pris dès leur enfance l'habitude du luxe, portant des beaux vêtements et de l'or.²⁹

Pourtant le destin malheureux de la cité ne procède pas vraiment d'une punition divine, comme dans de nombreux autres épisodes de la *Bibliothèque historique*, mais plutôt d'une ironie cruelle de la Fortune qui se plaît à rectifier après coup ses excès d'autrefois. Il y a d'ailleurs peut-être une forme d'ironie tragique, chez l'historien, dans le fait d'évoquer l'Ilioupersis qui ornait la façade de l'Olympieion peu avant le récit de la propre chute de la ville. Si l'inutile opulence d'Agrigente a pour symbole le temple inachevé de Zeus, la cruauté de la Fortune a pour emblème un personnage, Tellias, dont le destin a valeur d'*exemplum*. Cet homme, le plus riche des Agrigentins, s'était fait bâtir une maison immense capable de recevoir des hôtes très nombreux (jusqu'à 500 cavaliers venus de Géla). Sa générosité paraît avoir été fameuse, puisque Diodore cite deux historiens (Timée et Polycleitos de Larissa) qui avaient fait état de sa somptueuse hospitalité et de l'abondance de sa cave.³⁰ De la générosité à l'ostentation, il n'y a qu'un pas qu'un autre citoyen d'Agrigente, mis en parallèle avec Tellias, paraît avoir franchi : un certain Antisthène, en effet, offrit un repas dans les rues à tous ses concitoyens à l'occasion du mariage de sa fille, 800 chars défilèrent et la ville fut entièrement illuminée. Pourtant, ce même homme fit preuve de modération et interdit à son fils de faire violence à un voisin pauvre dont il convoitait le champ.³¹

Le rappel au lecteur de l'opulence d'Agrigente, de la richesse de ses habitants et de ses monuments hors norme, juste avant le récit de sa chute sous les coups des ennemis, participe d'abord, comme nous l'avons dit, de la causalité historique : si les Carthaginois choisissent de s'en prendre à l'opulente cité, c'est en raison des trésors qu'elle recèle ; les Agrigentins eux-mêmes ne s'y sont pas trompés et comprennent rapidement qu'ils subiront les premiers le « poids de la guerre ». ³² Mais il me semble que ce choix répond également à une

29 Diod. Sic. 13.82.8 : Καθόλου δὲ καὶ τὰς ἀγωγὰς εὐθύς ἐκ παίδων ἐποιοῦντο τρυφεράς, τὴν τ' ἐσθῆτα μαλακὴν φοροῦντες καθ' ὑπερβολὴν καὶ χρυσοφοροῦντες, ἔτι δὲ στλεγγίστι καὶ ληκύθοις ἀργυραῖς τε καὶ χρυσαῖς χρώμενοι (« bref, depuis leur enfance, ils avaient un train de vie luxueux, portant des vêtements excessivement efféminés, parés d'or, utilisant des strigiles et des vases à onguent d'argent et d'or »).

30 Diod. Sic. 13.83.1-3.

31 Diod. Sic. 13.84.1-4 ; contrairement à Ambaglio 2008, 146-7, je ne crois pas que la longueur, voire l'exagération de l'excursus consacré à Antisthène résulte simplement d'une fidélité un peu myope de l'historien à sa source. Comme j'ai essayé de le montrer, l'insistance sur l'opulence des habitants de la cité joue un rôle fondamental dans l'architecture du récit diodoréen et dans la mise en évidence des enchaînements historiques.

32 Diod. Sic. 13.81.3 : Ἀκραγαντῖνοι δὲ, ὁμοροῦντες τῇ τῶν Καρχηδονίων ἐπικρατείᾳ, διελάβανον, ὅπερ ἦν, ἐπ' αὐτοὺς πρώτους ἦξειν τὸ τοῦ πολέμου βάρος (« les Agrigentins, voisins des régions placées sous domination carthaginoise, prévoyaient ce qui devait réellement se passer, à savoir être les premiers à supporter le poids de la guerre »).

intention narrative, pour ne pas dire dramaturgique, très précise. La prospérité de la cité après la victoire d'Himère a fait à la fois sa fortune et sa perte. L'épisode, qui se clôt avec le récit du pillage de la ville et l'évocation des richesses artistiques enlevées aux temples et aux maisons des Agrigentins, fait écho au chapitre introducteur.

Himilcon, après avoir fait piller et soigneusement fouiller les temples et les maisons, rassembla un butin tel qu'il est naturel qu'en fournisse une ville de deux cent mille âmes, qui n'avait jamais été dévastée depuis sa fondation, qui était presque alors la plus riche des villes grecques, et dont les habitants se plaisaient à accumuler une abondance d'objets d'art de toute sorte : on découvrit en effet de très nombreuses peintures du plus haut niveau d'exécution et une quantité extraordinaire de statues de toute sorte d'un travail très soigné.³³

La passion des citoyens d'Agrigente pour les objets d'art, leur goût de l'accumulation des richesses (leur πολυτέλεια) contraste avec leur attitude pendant le siège de la ville. Diodore attribue la défaite des Agrigentins à la mollesse de leurs généraux. En effet, ils auraient empêché les soldats de sortir de la ville et de poursuivre les Carthaginois en déroute afin de parachever ainsi leur victoire. L'historien, sans prendre pour autant parti, déclare que leur atterroissement pourrait s'expliquer par la trahison, car ils se seraient laissé corrompre pour de l'argent.³⁴ Leur attitude leur valut en tout cas d'être lynchés par la foule³⁵ et entraîna la défection des mercenaires à la solde de la cité ainsi que celle du Lacédémonien Dexippe, lui aussi corrompu.³⁶

33 Diod. Sic. 13.90.3-4 : Ὁ δὲ Ἱμίλκας τὰ ἱερά καὶ τὰς οἰκίας συλήσας καὶ φιλοτίμως ἐρευνήσας, τοσαύτην ὠφέλειαν συνήθροισεν ὅσην εἰκός ἐστιν ἐσχηκέναι πόλιν οἰκουμένην ὑπὸ ἀνδρῶν εἰκόσι μυριάδων, ἀπόρρητον δὲ ἀπὸ τῆς κτίσεως γεγεννημένην, πλουσιωτάτην δὲ σχεδὸν τῶν τότε Ἑλληνίδων πόλεων γεγεννημένην, καὶ ταῦτα τῶν ἐν αὐτῇ φιλοκαλησάντων εἰς παντοίων κατασκευασμάτων πολυτέλειαν· καὶ γὰρ γραφαὶ παμπληθεῖς ἠυρέθησαν εἰς ἄκρον ἐκπεπονημένοι καὶ παντοίων ἀνδριάντων φιλοτέχνως δεδημιουργημένων ὑπεράγων ἀριθμός. Le passage fait également écho aux paragraphes 13.84.3, où le même chiffre de 200 000 habitants est déjà avancé, et 13.84.5, où le goût prononcé des habitants pour le luxe est mentionné ; Ambaglio 2008, 153.

34 Diod. Sic. 13.87.2-3 : Οἱ κατὰ τὴν πόλιν στρατιῶται θεωροῦντες τὴν τῶν Καρχηδονίων ἦταν ἐδέοντο τῶν στρατηγῶν ἐξάγειν αὐτούς, καιρὸν εἶναι φάσκοντες τοῦ φθεῖραι τὴν τῶν πολεμίων δύναμιν. Οἱ δ', εἴτε χρήμασιν ἐφθαρμένοι, καθάπερ ἦν λόγος, εἴτε φοβηθέντες μὴ τῆς πόλεως ἐρημωθείσης Ἱμίλκων αὐτὴν καταλάβῃται, τῆς ὀρμῆς ἐπέσχον τοὺς στρατιώτας (« les soldats, qui étaient dans la ville et qui assistaient à la déroute des Carthaginois, suppliaient leurs généraux de les laisser sortir, affirmant que c'était l'occasion d'anéantir les forces ennemies. Mais ces derniers, soit parce qu'ils avaient été corrompus par de l'argent, comme on le disait, soit qu'ils craignissent que, la cité une fois désertée, Himilcon ne s'en emparât, arrêterent l'élan des soldats »).

35 Diod. Sic. 13.87.5.

36 Diod. Sic. 13.88.7.

Ce retournement aboutit à l'abandon de la ville par ses habitants et, pour finir, à son pillage. Diodore suggère, me semble-t-il, un rapport de cause à effet entre le goût excessif des Agrigentins pour les richesses, explicitement rappelé tout au long du récit, et la corruption de leurs chefs, motif de leur ruine finale.

Le pillage de la ville a pour corollaire la mort de Tellias, qui, comme on l'a dit précédemment, est à la fois l'emblème de la fortune de la ville et le martyr de sa chute. Retranché dans le temple d'Athéna, il périt avec d'autres Agrigentins mais, en mettant lui-même le feu à l'édifice, épargna à la cité le sacrilège que s'approprièrent à commettre les Carthaginois. Son sacrifice et, avec lui, celui des richesses accumulées dans le temple, confère à sa mort, digne de celle de Priam, une dimension quasi expiatoire.

Tellias, dit-on, le premier des citoyens par la richesse et la probité, subit le même sort que sa patrie ; il avait voulu se réfugier avec quelques compagnons dans le temple d'Athéna, pensant que les Carthaginois s'abstiendraient d'un sacrilège envers les dieux ; mais, constatant leur impiété, il mit le feu au temple et, avec tous les trésors qu'il contenait, il se brûla lui-même. Par ce seul acte, il décida d'empêcher un outrage envers les dieux, le pillage par les ennemis de nombreuses richesses et surtout la violence sur sa propre personne.³⁷

Il n'en demeure pas moins que l'anéantissement d'Agrigente et la disparition de ses richesses ne mettent pas fin à la chaîne causale dont les monuments sont les maillons symboliques, car, comme le dit Plutarque, le dénouement d'un épisode prépare le début d'un autre. En effet, au cours du siège, les troupes d'Hannibal en viennent à détruire les tombeaux. Cet acte sacrilège est immédiatement suivi d'effet : les Carthaginois sont victimes d'une épidémie. Himilcon, devinant les causes du fléau, ordonne l'arrêt de la destruction des tombeaux et fait procéder à des cérémonies expiatoires « selon les rites » de sa patrie (κατὰ τὸ πατριὸν ἔθος), c'est-à-dire, pour le Grec Diodore, selon des rites impies, notamment des sacrifices humains.³⁸ Or parmi les tombeaux détruits se trouvait le mausolée de Théron, monument d'une taille considérable.

L'ouvrage ayant été rapidement exécuté grâce à l'abondante main d'œuvre, une grande frayeur superstitieuse tomba sur l'armée.

37 Diod. Sic. 13.90.2 : Λέγεται δὲ τὸν Τελλίαν τὸν πρωτεύοντα τῶν πολιτῶν πλούτω καὶ καλοκάγαθία συνατυχήσει τῇ πατρίδι, βουληθέντα καταφυγεῖν σὺν τισιν ἑτέροις εἰς τὸ τῆς Ἀθηνᾶς ἱερόν, νομίζοντα τῆς εἰς θεοὺς παρανομίας ἀφέξεσθαι τοὺς Καρχηδονίους· θεωροῦντα δὲ αὐτῶν τὴν ἀσέβειαν, ἐμπρήσει τὸν νεῶν καὶ μετὰ τῶν ἐν τούτῳ ἀναθημάτων ἑαυτὸν συγκατακαῦσαι. Μιᾶ γὰρ πράξει διελάμβανεν ἀφελέσθαι θεῶν ἀσέβειαν, πολεμίων ἄρπαγὰς πολλῶν χρημάτων, μέγιστον ἑαυτοῦ τὴν εἰς τὸ σῶμα ἐσομένην ὕβριν.

38 Diod. Sic. 13.86.3.

En effet, il se trouva que le tombeau de Théron, d'une grandeur immense, fut frappé par la foudre ; aussi quelques devins, éprouvant un pressentiment, s'opposèrent-ils à sa démolition ; mais aussitôt une épidémie tomba sur l'armée ; un grand nombre de soldats mourait et beaucoup étaient en proie à des tortures et à des souffrances terribles.³⁹

C'est moins le thème de la δεισιδαιμονία, fréquent chez Diodore et déjà bien étudié,⁴⁰ qui retiendra notre attention que le choix narratif qui consiste à évoquer à ce moment précis du récit la monumentalité du tombeau de Théron. Lorsque, au livre 11, est signalée la mort du tyran d'Agrigente, seuls les honneurs funéraires qu'il reçut sont mentionnés.⁴¹ L'évocation de l'opulence acquise par les Agrigentins à la suite de la bataille d'Himère ne donne pas lieu non plus à une mention du tombeau. Il semble, comme nous l'avons signalé, que le but de Diodore soit alors de mettre en avant, non Théron, mais la figure exemplaire de Gélon : c'est donc le mausolée de ce dernier qui est décrit.⁴² En revanche, quand l'historien commence le récit du siège d'Agrigente par l'évocation de la parure monumentale de la cité, c'est presque avec une forme d'ironie et de dérision qu'il décrit des monuments funéraires témoignant de la frivolité et de la vanité des habitants, car ces tombeaux sont dédiés aux chevaux de course ou aux oiseaux destinés à l'agrément des jeunes gens riches.

La magnificence des monuments funéraires montre également leur opulence : ils les ont bâtis, les uns pour les chevaux de course, les autres pour les petits oiseaux élevés à domicile par les jeunes filles et les jeunes garçons ; Timée dit avoir vu ces monuments qui ont subsisté jusqu'à son époque.⁴³

Le témoignage autoptique de Timée confère à ces monuments le statut de preuves « archéologiques » de la grandeur passée, mais

39 Diod. Sic. 13.86.1-2 : Ταχὺ δὲ τῶν ἔργων διὰ τὴν πολυχειρίαν συντελουμένων ἐνέπεσεν εἰς τὸ στρατόπεδον πολλὴ δεισιδαιμονία. Τὸν γὰρ τοῦ Θήρωνος τάφον ὄντα καθ' ὑπερβολὴν μέγαν συνέβαινε ὑπὸ κεραυνοῦ διασεισθαι· διόπερ αὐτοῦ καθαιρουμένου τῶν τε μάντεων τινες προνοήσαντες διεκώλυσαν, εὐθύ δὲ καὶ λοιμὸς ἐνέπεσεν εἰς τὸ στρατόπεδον, καὶ πολλοὶ μὲν ἐτελεύτων, οὐκ ὀλίγοι δὲ στρέβλαις καὶ δειναῖς τάλαιπωρίας περιέπιπτον.

40 Voir notamment Schepens 1998, 138-48 et 53 avec bibliographie antérieure.

41 Diod. Sic. 11.53.2.

42 Diod. Sic. 11.38. 4

43 Diod. Sic. 13.82.6 : Δημοῖ δὲ τὴν τρυφὴν αὐτῶν καὶ ἡ πολυτέλεια τῶν μνημείων, ἃ τινὰ μὲν τοῖς ἀθληταῖς ἵπποις κατεσκευάσαν, τινὰ δὲ τοῖς ὑπὸ τῶν παρθένων καὶ παίδων ἐν οἴκῳ τρεφομένοις ὀρνιθαρίους, ἃ Τίμαιος ἑωρακέναι φησὶ μέχρι τοῦ καθ' ἑαυτὸν βίου διαμένοντα.

aussi de l'insouciance irresponsable des habitants d'Agrigente. Par contraste avec ces emblèmes de la τρυφή agrigentine, la mention du tombeau de Théron au moment du siège de la ville fait figure d'ultime et pathétique rappel de la grandeur de la cité, de l'ambition de son tyran, l'une et l'autre vouées à être éclipsées par l'essor de Syracuse sous le gouvernement de Gélon et, plus tard, celui de Denys.

Pourtant ce monument a aussi, je crois, une autre fonction dans le récit : sa destruction atteste l'ἀσέβεια des Barbares et enclenche un processus qui, à dire vrai, se préparait déjà lors de la prise de Sélinonte. Après la prise de la ville, l'impiété des Carthaginois se manifeste, selon Diodore, d'une manière paradoxale : ils prennent soin, en effet, d'épargner les femmes et les enfants réfugiés dans les temples, non par humanité, mais par crainte que, sous l'effet du désespoir, les femmes n'en viennent à incendier les édifices et privent ainsi les vainqueurs d'un immense butin, comme ce sera le cas, par la suite, à Agrigente.⁴⁴ Ce paradoxe est complaisamment souligné par Diodore qui tire des événements une vérité générale qui va au-delà de la cupidité sacrilège du seul Hannibal.

Ces Barbares diffèrent tellement des autres hommes par leur cruauté que, tandis que les autres préservent la vie de ceux qui se sont réfugiés à l'intérieur des temples par crainte de commettre un sacrilège envers la divinité, les Carthaginois quant à eux épargnent leurs ennemis afin de piller les temples des dieux.⁴⁵

Le respect des temples, comme précédemment celui des tombeaux, constitue en somme pour Diodore une sorte de marqueur de civilisation : par-delà même la distinction entre Barbares et Grecs, il permet de tracer une ligne de démarcation à l'intérieur de l'humanité tout entière, puisque l'ἀσέβεια, dans ce cas, a pour corollaire et pour conséquence l'ὠμότης (l'inhumanité). L'impiété d'Hannibal est d'ailleurs doublement révoltante dans le récit diodoréen, puisqu'elle se double de cynisme. Aux députés syracusains qui lui demandaient précisément d'épargner les temples, il répond en invoquant le droit de la guerre : n'ayant pu préserver leur liberté, les Sélinontins doivent subir l'esclavage, signe que les dieux, irrités contre les habitants, ont quitté la ville.⁴⁶ La réponse du général carthaginois fait écho, dans l'historio-

⁴⁴ Diod. Sic. 13.57.4.

⁴⁵ Diod. Sic. 13.57.5 : Τοσοῦτο γὰρ ὠμότητι διέφερον οἱ βάρβαροι τῶν ἄλλων, ὥστε τῶν λοιπῶν ἕνεκα τοῦ μηδὲν ἀσεβεῖν εἰς τὸ δαιμόνιον διασωζόντων τοὺς εἰς τὰ ἱερά καταπεφυγότας Καρχηδόνιοι τούναντίον ἀπέσχοιτο τῶν πολεμίων, ὅπως τοὺς τῶν θεῶν ναοὺς συλῆσαιαν.

⁴⁶ Diod. Sic. 13.59.2 : Ὁ δ' Ἄννιβας ἀπεκρίθη, τοὺς μὲν Σελινοντίους μὴ δυναμένους τηρεῖν τὴν ἐλευθερίαν πείραν τῆς δουλείας λήψασθαι, τοὺς δὲ θεοὺς ἐκτὸς Σελινούντος οἴχεσθαι προσκόψαντας τοῖς ἐνοικοῦσιν (« Hannibal répondit que les Sélinontins,

graphie, à celle qui était attribuée à Fabius Maximus après la prise de Tarente, mais, pour le général romain, ce constat justifiait au contraire que les statues des dieux fussent laissées à leurs ennemis vaincus.⁴⁷

Or le « mécanisme » de la causalité historique chez Diodore est subtil et retors.⁴⁸ L'impiété des Carthaginois n'entraîne pas un châtement immédiat. Bien au contraire, puisque le sacrilège se répète lors de la prise d'Himère : les suppliants sont arrachés aux temples par ordre d'Hannibal, les trésors pillés et les bâtiments finalement incendiés.⁴⁹ La défaite des Sélinontins, quant à elle, fait l'objet d'une explication rationnelle, énoncée par Diodore dès le début du récit. En effet, la cité, qui avait pris le parti des Barbares et non celui de Gélon lors de la bataille d'Himère,⁵⁰ pensait être à l'abri des manœuvres hostiles des Carthaginois ; aussi ses habitants avaient-ils perdu l'habitude des sièges et des combats.⁵¹ Le lecteur, toutefois, ne peut s'empêcher d'établir, une fois encore, un lien de cause à effet entre la trahison des Sélinontins en 480 av. J.-C. – soulignée par l'historien qui précise qu'ils sont les seuls à avoir choisi le camp des Barbares – et leur défaite quelques années plus tard. La causalité naturelle et la providence divine se rejoignent. L'absurde confiance des Sélinontins dans l'alliance avec les Barbares sera l'instrument logique et fatal de leur perte.

Les « délais de la justice divine » sont imprévisibles. On pourrait voir dans l'épidémie qui s'abat sur l'armée Carthaginoise lors du siège d'Agrigente le châtement différé des crimes perpétrés par Hannibal à Sélinonte et à Himère, si la destruction du tombeau de Théron n'était présentée comme la cause immédiate de la mort d'Hannibal lui-même et de la peste qui ravage l'armée.⁵² Du reste, les sacrilèges anciens et récents des carthaginois ne les empêchent pas d'être vainqueurs

incapables de défendre leur liberté, feraient l'expérience de l'esclavage et que leurs dieux s'étaient éloignés de Sélinonte en raison du ressentiment qu'ils éprouvaient à l'égard de ses habitants »).

⁴⁷ En autres, Plut. *Fabius* 22.5-6 ; Gros 1979.

⁴⁸ Voir les remarques de Casevitz 2006, 187.

⁴⁹ Diod. Sic. 13.62.4 : 'Ο δ' Ἀννίβας τὰ μὲν ἱερὰ σὺλῆσας καὶ τοὺς καταφυγόντας ἰκέτας ἀποσπάσας ἐνέπρησε, καὶ τὴν πόλιν εἰς ἕδαφος κατέσκαψεν, οἰκισθεῖσαν ἔτη διακόσια τεσσαράκοντα (« après avoir dépouillé les sanctuaires et en avoir arraché les suppliants les Siciliotes, ils avaient combattu aux côtés des Carthaginois lors de la guerre contre Hannibal y mit le feu et détruisit la ville jusqu'aux fondements, 240 ans après sa fondation »).

⁵⁰ Diod. Sic. 11.21.

⁵¹ Diod. Sic. 13.55.1 : Οἱ δὲ Σελινούντιοι ἐκ πολλῶν ὄντες ἄπειροι πολιορκίας, καὶ Καρχηδονίους ἐν τῷ πρὸς Γέλωνα πολέμῳ συνηγνισμένοι μόνοι τῶν Σικελιωτῶν, οὐποτ' ἠλπιζον ὑπὸ τῶν εὐεργετηθέντων εἰς τοιοῦτους φόβους συγκλεισθήσεσθαι (« les Sélinontins étaient depuis longtemps privés d'expérience en matière de siège et, seuls parmi les Siciliotes, ils avaient combattu aux côtés des Carthaginois lors de la guerre contre Gélon : aussi ne s'attendaient-ils nullement à être réduits à une telle frayeur de la part d'un peuple qui avait bénéficié de leur alliance »).

⁵² Diod. Sic. 13.86.2-3 ; sur cet épisode, Villard 1994.

des Agrigentins. Dans la logique narrative diodoréenne, ces derniers doivent sans doute leur défaite à une nonchalance entretenue par leur goût du luxe, de même que les Sélinontins doivent la leur à un manque de vigilance résultant de leur coupable alliance avec les Barbares.

Or l'épisode agrigentins ne se clôt pas au livre 13, avec la description du pillage des trésors artistiques et la destruction des monuments de la cité. En effet, certaines composantes du récit du siège d'Agrigente se retrouvent au livre 14, dans le récit des événements qui se déroulèrent à Syracuse en 396-95 av. J.-C. Je ne reviendrai pas sur les problèmes (souvent soulevés par les commentateurs) que posent les duplications de la narration dans la *Bibliothèque historique*.⁵³ Je soulignerai simplement le fait que certaines péripéties du récit du siège d'Agrigente réapparaissent comme amplifiées dans celui du siège de Syracuse. Le plus notable, comme on le sait, est l'apparition dans l'armée carthaginoise d'une épidémie qui suit de peu le pillage du temple de Déméter et de Coré, ainsi que la destruction du tombeau de Gélon et de son épouse Dèmarète.

(Himilcon) prit encore le faubourg d'Achradine, et pilla les sanctuaires de Déméter et de Coré, geste qui attira bientôt sur lui le châtement que méritait son acte sacrilège : bientôt en effet ses affaires allèrent chaque jour plus mal [...]. Pendant les nuits, dans le camp carthaginois, des terreurs irraisonnées saisissaient les hommes, qui couraient aux armes et se regroupaient, comme si l'ennemi attaquait le retranchement. Enfin une épidémie éclata, qui fut cause pour eux de toutes les calamités : nous en parlerons un peu plus tard, afin que notre récit ne devance pas les événements. Pour élever un mur autour de son camp, Himilcon renversa à peu près tous les tombeaux des alentours et, parmi eux, ceux de Gélon et de sa femme Dèmarète, qui étaient de splendides constructions.⁵⁴

53 Voir en particulier Meister 1970 ; les duplications sont en général attribuées à l'utilisation par Diodore de sources différentes ; en réalité une grande partie de ces doublons joue un rôle dans la construction de la narration en échos.

54 Diod. Sic. 14.63.1-3 : Κατελάβετο δὲ καὶ τὸ τῆς Ἀχραδινῆς προάστειον, καὶ τοὺς νεῶς τῆς τε Δήμητρος καὶ Κόρης ἐσύλησεν· ὑπὲρ ὧν ταχὺ τῆς εἰς τὸ θεῖον ἀσεβείας ἀξίαν ὑπέσχε τιμωρίαν. Ταχὺ γὰρ αὐτῷ τὰ πράγματα καθ' ἡμέραν ἐγένετο χεῖρω [...]. Ἐγίνοντο δὲ καὶ τὰς νύκτας ἐν τῷ στρατοπέδῳ παράλογοι ταραχαί, καὶ μετὰ τῶν ὀπλῶν συνέτρεχον, ὡς τῶν πολεμίων ἐπιθεμένων τῷ χάρακι. Ἐπεγενήθη δὲ καὶ νόσος, ἣ πάντων αὐτοῖς αἰτία κακῶν κατέστη· περὶ ἧς μικρὸν ὕστερον ἐροῦμεν, ἵνα μὴ προλαμβάνωμεν τῇ γραφῇ τοὺς καιροῦς. Ἰμίλκων μὲν οὖν τεῖχος περιβαλὼν τῇ παρεμβολῇ τοὺς τάφους σχεδὸν πάντας τοὺς σύνεγγυς καθεῖλεν, ἐν οἷς τὸν τε Γέλωνος καὶ τῆς γυναικὸς αὐτοῦ Δημαρέτης, πολυτελῶς κατεσκευασμένους (trad. M. Bonnet, E. Bennett, CUF).

Pillage de sanctuaires et destruction de tombeaux comme à Agrigente provoquent, comme à Agrigente encore, démence et peste.⁵⁵ Pour autant, l'amplification, par rapport à l'épisode agrigentain, est évidente. Comme pour donner plus de retentissement à sa narration, Diodore diffère la causalité divine est une fois encore contrebalancée par une justification rationnelle complémentaire⁵⁷ : la promiscuité, la chaleur exceptionnelle et la présence des marécages peuvent expliquer l'épidémie. L'historien souligne lui-même un parallèle, non pas avec le siège d'Agrigente, mais avec le siège de Syracuse par les Athéniens, évoqué précédemment (414 av. J.-C.),⁵⁸ où les mêmes causes produisirent les mêmes effets. Le principe des duplications d'épisodes est, en quelque sorte, revendiqué par l'historien. Ces répétitions constituent une structure narrative qui a, par elle-même, valeur de système de causalité historique, puisqu'elles démontrent par l'exemple l'existence de « lois » immanentes de la nature et de l'histoire.

Après la prise du faubourg et le pillage du sanctuaire de Déméter et Coré, la maladie frappa l'armée carthaginoise. Le fléau, envoyé par la divinité, fut encore aggravé par d'autres facteurs : des milliers d'hommes se trouvaient entassés au même endroit, on était dans la saison la plus favorable aux maladies, enfin l'été était exceptionnellement chaud. Il semble par ailleurs que l'endroit lui-même n'ait pas été étranger à l'énorme extension du fléau : car déjà auparavant les Athéniens, dans le même campement, avaient été décimés par la maladie, le terrain étant un bas-fond marécageux. D'abord, avant le lever du soleil, un vent froid soufflait des eaux stagnantes, qui faisait frissonner ; puis, à midi, la chaleur asphyxiait inévitablement cette foule d'hommes qui se trouvait entassée dans un espace étroit.⁵⁹

55 Il faut rappeler que Dèmarète avait reçu en 480 des Carthaginois une couronne d'or de cent talents d'or, car, sollicitée par les Carthaginois, elle avait contribué à la conclusion de la paix après la bataille d'Himère : Diod. Sic. 11.26.3 ; l'attitude d'Hannibal paraît d'autant plus ingrate à l'égard de sa mémoire.

56 Diod. Sic. 14.63.2 : Περὶ ἧς μικρὸν ὕστερον ἐροῦμεν, ἵνα μὴ προλαμβάνωμεν τῆ γραφῆ τούτων καιρῶς (« nous en parlerons un peu plus tard, afin que notre récit ne devance pas les événements ») ; le récit est reporté en 14.71.

57 Voir les remarques de Fromentin 2006, 237-41, qui souligne l'importance des causes humaines chez Diodore : « Quand il impute la responsabilité d'un événement à la seule *Tychè*, c'est parce qu'aucune autre cause, humaine, n'est à ses yeux, isolable ».

58 Diod. Sic. 13.12.1.

59 Diod. Sic. 14.70.4-6 : Καρχηδονίοις δὲ μετὰ τὴν κατάληψιν τοῦ προαστείου καὶ τὴν σύλησιν τοῦ τε τῆς Δήμητρος καὶ Κόρης ἱεροῦ ἐπέπεσεν εἰς τὸ στράτευμα νόσος : συνεπελάβετο δὲ καὶ τῆ τοῦ δαιμονίου συμφορᾶ τὸ μυριάδας εἰς ταῦτο συναθροισθῆναι καὶ τὸ τῆς ὥρας εἶναι πρὸς τὰς νόσους ἐνεργότατον, ἔτι δὲ τὸ ἔχειν ἐκεῖνο τὸ θέρους καύματα

La rémanence d'un épisode à l'autre des conditions favorables à la maladie n'exclut pas la répétition corrélative des causes divines : rappelons que les Athéniens eux aussi, par leur agression injuste à l'égard des Syracusains, s'étaient rendus coupables de folie (ἄνοια) envers les dieux et les hommes, comme le rappelle un Syracusain, Nikolaos, à ses concitoyens ;⁶⁰ cette *hybris* leur a valu, à ses yeux, un châtement divin (τιμωρία), raison pour laquelle du reste il engage ses compatriotes à la modération à l'égard des vaincus, s'ils ne veulent pas subir à leur tour un châtement.

Un dernier point reste à éclaircir. Bien qu'aux yeux de Diodore l'injustice et l'impiété aient été essentiellement du côté des Carthaginois, les Agrigentins sont vaincus et leur ville détruite, alors que dans des circonstances similaires, les Syracusains, en étant vainqueurs, seront en quelque sorte les instruments inconscients de la punition des nombreux sacrilèges antérieurs des Barbares, à Sélinonte, à Himère et à Agrigente. Peut-être faut-il prendre en compte la différence d'attitude entre les Agrigentins et les Syracusains. Les premiers ont consacré leurs immenses richesses à construire des monuments somptueux et essentiellement destinés au plaisir. Il faut souligner que dans sa seconde description d'Agrigente, Diodore met surtout en avant le fait que la Kolymbéthra sert à l'agrément des habitants : elle fournit le poisson pour les repas publics et la multitude des oiseaux qui y nagent « procure un grand plaisir aux spectateurs ». ⁶¹ À Syracuse, en revanche, Denys déploie une intense activité pour fortifier et armer la cité. Diodore décrit longuement la construction du rempart des Épipoles et insiste notamment sur l'organisation

παρηλλαγμένα. Ἔοικε δὲ καὶ ὁ τόπος αἴτιος γεγρονέαι πρὸς τὴν ὑπερβολὴν τῆς συμφορᾶς : καὶ γὰρ Ἀθηναῖοι πρότερον τὴν αὐτὴν ἔχοντες παρεμβολὴν πολλοὶ διεφθάρησαν ὑπὸ τῆς νόσου, ἐλώδους ὄντος τοῦ τόπου καὶ κοίλου. Πρῶτον μὲν πρὶν ἡλιον ἀνατεῖλαι διὰ τὴν ψυχρότητα τὴν ἐκ τῆς αὔρας τῶν ὑδάτων φρίκη κατεῖχε τὰ σώματα : κατὰ δὲ τὴν μεσημβρίαν ἡ θερμότης ἐπνίγεν, ὥς ἂν τοσοῦτου πλήθους ἐν στενωπῷ τόπῳ συνηθροισμένον (trad. M. Bonnet, R. Bennett, CUF).

60 Diod. Sic. 13.21.1 : Ὁ μὲν οὖν δῆμος τῶν Ἀθηναίων τῆς ἰδίας ἀνοίας ἀξίαν κεκόμισται τιμωρίαν, πρῶτον μὲν παρὰ θεῶν, μετὰ δὲ ταῦτα παρ' ἡμῶν τῶν ἀδικηθέντων (« le peuple athénien a reçu désormais le juste châtement de sa propre folie, avant tout de la part des dieux, mais aussi de notre part qui avons subi leur injustice »).

61 Diod. Sic. 13.82.5 : Ἦν δὲ καὶ λίμνη κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ἐκτὸς τῆς πόλεως χειροποίητος, ἔχουσα τὴν περίμετρον σταδίων ἑπτὰ, τὸ δὲ βάθος εἴκοσι πηχῶν· εἰς ἣν ἐπαγομένων ὑδάτων ἐφιλοτέχνησαν πλῆθος ἰχθύων ἐν αὐτῇ ποιῆσαι παντοίων εἰς τὰς δημοσίας ἐστιάσεις, μεθ' ὧν συνδιέτριβον κύκνοι καὶ τῶν ἄλλων ὀρνέων πολὺ πλῆθος, ὥστε μεγάλην τέρψιν παρασκευάζειν τοῖς θεωμένοις (« il y avait à cette époque, en dehors de la cité, une étendue d'eau artificielle ; son périmètre était de sept stades et sa profondeur de vingt coudées ; par un habile procédé on y acheminait de l'eau pour élever un grand nombre de poissons de toutes sortes destinés aux banquets publics ; en outre, des cygnes y vivaient, ainsi qu'une grande quantité d'autres oiseaux qui étaient une grande source de plaisir pour ceux qui les regardaient »).

du travail des ouvriers placés sous la responsabilité des architectes.⁶² Denys lui-même participait au chantier, suscitant entre les équipes une émulation qui permit de bâtir la muraille en un temps très bref.

À chaque stade il préposa des architectes, à chaque plèthre, il répartit des maçons, avec sous leurs ordres des hommes pris parmi les manœuvres, à raison de deux cents par plèthre. En plus de ces ouvriers, d'autres, très nombreux, extrayaient des blocs de pierre brute ; six mille paires de bœufs la fournissaient à l'endroit voulu. La multitude des travailleurs était un grand sujet d'étonnement pour les spectateurs, ainsi que l'ardeur de tous à accomplir la tâche fixée.⁶³

Par la rapidité de son exécution due à la parfaite rationalité de son organisation confiée aux hommes de l'art, l'ouvrage confine à l'exploit : aussi suscite-t-il l'étonnement (κατάπληξις). La construction des hangars et des bateaux, la fabrication d'armes en quantité immense produiront, selon l'historien, une semblable impression de stupeur sur les spectateurs.⁶⁴ La description même de Diodore fait de ces chantiers de véritables spectacles dont Denys lui-même est l'un des acteurs les plus en vue, puisque le tyran s'y montre tous les jours en compagnie de ses amis.⁶⁵ Si l'enchaînement des faits obéit à une logique naturelle, dans laquelle on peut aussi discerner une forme de providence, la responsabilité humaine reste entière dans le cours des événements, comme le montre la différence de comportement entre les Agrigentins, grisés par leur richesse, et les Syracusains unissant leurs efforts pour protéger leur ville.

Pourtant ce qui caractérise le cours de l'histoire et le destin des monuments qui l'incarnent, c'est la réversibilité. Les monuments sont à la fois les instruments par lesquels l'histoire se fait et les signes de ses mutations. C'est le sens de la longue péroraison par laquelle Diodore clôt le récit du siège de Syracuse.

62 Au livre 15.13.5, Diodore évoque rapidement les constructions de Denys qui contribuèrent au renom de la cité ; outre les remparts, il mentionne les grands gymnases et les temples.

63 Diod. Sic. 14.18.5-6 : Καθ' ἕκαστον μὲν οὖν στάδιον ἀρχιτέκτονας ἐπέστησε, κατὰ δὲ πλεθρον ἐπέταξεν οἰκοδόμους, καὶ τοὺς τούτοις ὑπηρετήσοντας ἐκ τῶν ιδιωτῶν εἰς ἕκαστον πλεθρον διακοσίους. Χωρὶς δὲ τούτων ἕτεροι παμπληθεῖς τὸν ἀριθμὸν ἔτεμον τὸν ἀνέργαστον λίθον : ἐξακισχίλια δὲ ζεύγη βοῶν ἐπὶ τὸν οἰκεῖον τόπον παρεσκεύαζεν. Ἡ δὲ τῶν ἐργαζομένων πολυχειρία πολλὴν παρέσχετο τοῖς θεωμένοις κατὰπληξιν, ἀπάντων σπευδόντων τελέσαι τὸ τεταγμένον (trad. M. Bonnet, E.R. Bennett, CUF).

64 Diod. Sic. 14.43.1.

65 Diod. Sic. 14.18.6 : Καὶ αὐτὸς δὲ μετὰ τῶν φίλων προσήδρευε τὰς ἡμέρας ὅλας τοῖς ἔργοις, ἐπὶ πάντα τόπον ἐπιφανόμενος καὶ τοῖς κακοπαθοῦσιν αἰεὶ προσλαμβάνων (« lui-même, avec ses amis, pendant toute la journée, s'occupait des travaux ; il se montrait partout et se gagnait le cœur des travailleurs qui y peinaient »).

Tel fut donc le brusque changement de la fortune qu'éprouvèrent les Carthaginois, et qui fut pour tous les hommes un exemple que lorsqu'on s'élève plus haut que de raison, on ne tarde pas à faire la preuve de son impuissance. Eux qui étaient maîtres de presque toutes les villes de Sicile à l'exception de Syracuse dont ils pensaient bien s'emparer, ils furent réduits à craindre subitement pour leur propre patrie ; eux qui avaient renversé les tombeaux des Syracusains, ils ont vu entassés sans sépulture cent cinquante mille des leurs, victimes de l'épidémie [...]. Leur général lui-même, qui avait fait du sanctuaire de Zeus son logement et des objets précieux pillés dans les sanctuaires une source de revenus, s'enfuit honteusement à Carthage avec une poignée d'hommes, de sorte qu'il ne mourut pas de sa belle mort sans avoir payé ses impiétés, mais vécut dans sa patrie, entouré du désaveu et de la réprobation générale.⁶⁶

Ce constat, du reste, s'applique à Denys lui-même d'une manière assez ironique. Le tyran subit le châtement de ses innombrables sacrilèges sous une forme qui fait irrésistiblement penser à la formule de Flaubert citée en épigraphe au début du présent article : « l'esthétique, laquelle n'est qu'une justice supérieure ». Diodore accumule les preuves de l'impiété de Denys tout au long des livres 14 et 15 de la *Bibliothèque historique*. Il est peu modéré dans ses succès,⁶⁷ il exhibe à Olympie un luxe ostentatoire et tapageur.⁶⁸ Lysias, présent aux jeux sacrés, prononça un discours où il qualifiait ses représentants d'envoyés du « plus impie des régimes tyranniques ». ⁶⁹ Au début du livre 15, enfin, Diodore rappelle les pillages des temples de Delphes⁷⁰ et de Pyrgi en Tyrrhénie.⁷¹ Aussi les dernières années du tyran, trop confiant dans ses succès antérieurs, furent-elles assombries par un retournement de situation qui permit aux

66 Diod. Sic. 14.76.1-3 : Οὕτως μὲν οὖν τοῖς Καρχηδονίοις ἡ τύχη ταχέϊαν τὴν μεταβολὴν ἐποίησε, καὶ πᾶσιν ἀνθρώποις ἔδειξεν, ὡς οἱ μείζον τοῦ καθήκοντος ἐπαιρόμενοι ταχέως ἐξελέγχουσι τὴν ἰδίαν ἀσθένειαν. Ἐκεῖνοι γὰρ τῶν κατὰ Σικελίαν <πόλεων> σχεδὸν ἀπασῶν πλην Συρακουσῶν κρατοῦντες, καὶ ταύτην ἀλώσεσθαι προσδοκῶντες, ἐξαίφνης ὑπὲρ τῆς ἰδίας πατρίδος ἀγωνίαν ἠναγκάσθησαν, καὶ τοὺς τάφους τῶν Συρακοσίων ἀνατρέψαντες πεντεκαίδεκα μυριάδας ἐπέιδον ἀτάφους διὰ τὸν λοιμὸν σεσωρευμένους [...]. Αὐτὸς δὲ ὁ στρατηγὸς ὁ ποιησάμενος σκηνὴν μὲν τὸ τοῦ Διὸς ἱερόν, πρόσσοδον δὲ τὸν ἐκ τῶν ἱερῶν συληθέντα πλοῦτον, αἰσχυρῶς μετ' ὀλίγων εἰς Καρχηδὸνα διεφυγεν, ὅπως μὴ τὸν ὀφειλόμενον τῇ φύσει θάνατον ἀποδοῦς ἀθῶος γένηται τῶν ἀσεβημάτων, ἀλλ' ἐν τῇ πατρίδι περιβόητον ἔχη τὸν βίον ὑπὸ πάντων ὀνειδιζόμενος.

67 Diod. Sic. 14.105.2 : Οὐ μέτριος ἐν τοῖς εὐημηρήμασι γενόμενος.

68 Diod. Sic. 14.109.1-3.

69 Diod. Sic. 14.109.3 : Τοὺς ἐξ ἀσεβεστάτης τυραννίδος ἀπεσταλμένους θεωρούς.

70 Diod. Sic. 15.13.1.

71 Diod. Sic. 15.14.3-4.

Carthaginois de remporter à leur tour une écrasante victoire⁷² ; mais, selon Diodore, instruits par les événements antérieurs, ils surent faire preuve de modération et firent à Denys une proposition de paix.

La vraie défaite de Denys n'est pas là. Diodore insiste sur la passion du tyran pour la poésie. Or le contraste entre le faste déployé par ses envoyés à Olympie et la médiocrité des poésies qu'il y fait entendre provoqua de cruelles moqueries. On alla jusqu'à attribuer à ses mauvais poèmes les accidents des attelages syracusains et le naufrage du bateau qui ramenait les théores.⁷³ Seuls les flatteurs purent maintenir Denys dans l'illusion et faire en sorte qu'il pût tirer plus de vanité de ses vers que de ses prouesses guerrières.⁷⁴ Pourtant, c'est bien à ses ambitions poétiques, selon Diodore, que Denys dut sa mort. Ayant appris que la tragédie qu'il avait fait jouer aux Grandes Dionysies d'Athènes avait remporté le prix, il s'enivra et mourut des suites de son ivresse et de sa joie.⁷⁵ Or un oracle avait déclaré qu'il mourrait lorsqu'il aurait vaincu des ennemis supérieurs à lui. Aussi, comme il appliquait cet oracle à la guerre et à ces ennemis carthaginois qu'il pensait supérieurs à lui, le tyran se gardait de remporter sur eux une victoire complète.⁷⁶ Mais, ajoute l'historien,⁷⁷ « il ne put user de sophismes avec le destin ».

72 Diod. Sic. 15.16.3 : Γενομένης δὲ παρατάξεως ἰσχυρᾶς περὶ τὸ καλούμενον Κρόνιον, τὸ δαιμόνιον ἐναλλάξ τῆ νίκη τὴν ἦταν τῶν Καρχηδονίων διωρθώσατο· οἱ μὲν γὰρ προνεκικηκότες διὰ τὴν προγεγενημένην εὐημερίαν μεγαλαυχοῦντες παραδόξως ἐσφάλησαν, οἱ δὲ διὰ τὴν ἦταν πεπτωκότες ταῖς ἐλπίσιν, ἀπροσδόκητον καὶ μεγάλην εὐημερίαν ἀπηνέγκαντο (« Il y eut une violente bataille rangée près de l'endroit appelé Cronion, où la divinité, favorisant les adversaires tour à tour, donna aux Carthaginois une victoire qui corrigea leur défaite précédente. Les premiers vainqueurs, rendus trop présomptueux par le succès passé, subirent un échec imprévu ; leurs ennemis, découragés par la défaite, remportèrent une victoire aussi grande qu'inattendue » ; trad. Cl. Vial, CUF).

73 Diod. Sic. 14.109.4-6.

74 Diod. Sic. 15.6.

75 Diod. Sic. 15.74.1-2.

76 Diod. Sic. 15.74.3.

77 Diod. Sic. 15.74.4 : Οὐ μὴν ἡδυνήθη γε τῆ πανουργίᾳ κατασοφίσασθαι τὴν ἐκ τῆς πεπρωμένης ἀνάγκη, ἀλλὰ ποιητῆς ὧν κακὸς καὶ διακριθεὶς ἐν Ἀθήναις ἐνίκησε τοὺς κρείττονας ποιητὰς. Εὐλόγως οὖν κατὰ τὸν χρησμὸν διὰ τὸ περιγενέσθαι τῶν κρειττόνων ἐπακολουθοῦσαν ἔσχε τὴν τοῦ βίου τελευτήν (« il ne put, cependant, malgré toute son astuce, échapper au sort fixé par le destin : mauvais poète et jugé tel, il avait à Athènes vaincu des poètes meilleurs que lui. On a donc raison de dire que sa mort, causée par le succès qu'il avait remporté sur meilleur que lui, est conforme à l'oracle »).

2 Le taureau de Phalaris

Je voudrais, pour finir, mettre la conception diodoréenne des monuments à l'épreuve d'un monument en particulier, le taureau de Phalaris, et montrer combien la pensée de l'historien à ce sujet est complexe et parfois déroutante.⁷⁸ Le taureau de Phalaris est mentionné par Diodore à la suite du récit du pillage d'Agrigente par les Carthaginois. Le taureau, en effet, aurait fait partie du butin.

Il [Himilcon] envoya donc à Carthage les pièces les plus précieuses, parmi lesquelles se trouvait le taureau de Phalaris, et il vendit le reste du butin. Cependant Timée affirmait dans ses *Histoires* que ce taureau n'a pas existé du tout, mais la fortune elle-même lui a apporté un démenti. En effet, Scipion, qui, environ deux cent soixante ans après la prise d'Agrigente, détruisit Carthage, rendit aux Agrigentins, entre autres objets conservés chez les Carthaginois, le taureau, qui se trouvait encore à Agrigente au moment où mon histoire a été écrite.⁷⁹

La suite du texte est consacrée à la polémique avec Timée sur laquelle je ne reviendrai pas ici.⁸⁰ Diodore avait traité le sujet dans la partie perdue de la *Bibliothèque historique* qui concernait l'époque de Phalaris. Des témoignages subsistent, notamment un fragment du traité constantinien⁸¹ *De sententiis*, ainsi qu'un passage des *Chiliades* de Johannes Tzetzes, lequel renvoie explicitement (entre autres sources) à Diodore.

⁷⁸ Sur la dimension mythique du tyran d'Agrigente : Murray 1992 ; Adornato 2012.

⁷⁹ Diod. Sic. 13.90.4-6 : Τὰ μὲν οὖν πολυτελέστατα τῶν ἔργων ἀπέστειλεν εἰς Καρχηδόνα, ἐν οἷς καὶ τὸν Φαλάριδος συνέβη κομισθῆναι ταῦρον, τὴν δ' ἄλλην ὠφέλειαν ἐλαφροπόλησεν. Τοῦτον δὲ τὸν ταῦρον ὁ Τίμαιος ἐν ταῖς ἱστορίαις διαβεβαιωσάμενος μὴ γεγονέναι τὸ σύνολον, ὑπ' αὐτῆς τῆς τύχης ἠλέγχθη· Σκιπίων γὰρ ὕστερον αὐτῆς τῆς ἀλώσεως σχεδὸν ἐξήκοντα καὶ διακοσίους ἔτεσιν ἐκπορθήσας Καρχηδόνα τοῖς Ἀκραγαντινοῖς μετὰ τῶν ἄλλων τῶν διαμεινάντων παρὰ τοῖς Καρχηδονίοις ἀποκατέστησε τὸν ταῦρον, ὃς καὶ τῶνδε τῶν ἱστοριῶν γραφομένων ἦν ἐν Ἀκράγαντι (= Timée, F28a, trad. G. Lachenaud).

⁸⁰ Walbank 1945 ; 1962.

⁸¹ Diod. Sic. 11, fr. 18 (Vogel) ; 29 (CUF), trad. A. Cohen-Skalli (= *Exc. de Sent.* 52) : Ὅτι Περύλαος ὁ ἀνδριαντοποιὸς Φαλάριδι τῷ τυράννῳ κατασκευάσας βούην χαλκοῦν πρὸς τιμωρίαν τῶν ὀμοφύλων αὐτοῦ πρῶτος ἐπειράθη τοῦ μεγέθους τῆς τιμωρίας· οἱ γὰρ κατὰ τῶν ἄλλων βουλευόμενοι τι φαῦλον ὡς ἐπίπαν ταῖς ἰδίαις ἐπιθυμίαις εἰσθάσιν ἀλίσκεσθαι (« le sculpteur Périlaos construisit un taureau de bronze pour le tyran Phalaris afin qu'il puisse punir son propre peuple ; il fut cependant le premier à faire l'expérience de cette terrible punition : car il arrive très couramment que ceux qui veulent porter préjudice à autrui soient pris au piège de leurs propres désirs »). Même si le fragment comporte le mot βούης, on maintiendra la traduction de « taureau », usuelle chez les historiens pour désigner la machine de Phalaris ; Goukowsky 2015, 115 ; le caractère « moralisant » du passage est accentué par son association à autres anecdotes éducatives dans le traité *De sententiis*.

Ce Phalaris fit brûler à l'intérieur du taureau de bronze Périlaos, le fameux bronzier originaire d'Attique. Quand ce dernier eut fondu le mécanisme du taureau de bronze, il réalisa de petites flûtes dans les narines du bovin, et ouvrit une porte vers l'extérieur sur le flanc du taureau. Il en fit ensuite don à Phalaris qui l'accueillit avec ses cadeaux et ordonna que l'ingénieuse invention fût consacrée aux dieux. Quand le sculpteur en eut ouvert le flanc, il révéla avec une férocité inhumaine quelle ruse était à l'origine de l'odieux piège : « Si tu désires punir un homme, Phalaris, enferme-le à l'intérieur du taureau et allume le feu par en dessous : à cause des gémissements de cet homme le taureau semblera mugir et tu auras plaisir à entendre ces gémissements sortir des tuyaux des narines ». À l'entendre, Phalaris fut pris d'horreur pour cet homme : « Va, Périlaos, fais-nous-en le premier la démonstration ; imite les joueurs de flûte et éclaire-moi sur ton œuvre ingénieuse ». Dès qu'il s'y fut introduit pour imiter le son de la flûte, voilà Phalaris qui referme le taureau et allume le feu en dessous. Et pour éviter qu'en mourant il ne souille l'œuvre de bronze, il le fit ressortir à demi-mort et précipiter du haut des rochers. Lucien de Syrie nous rapporte l'histoire du taureau, ainsi que Diodore, Pindare et de nombreux autres auteurs.⁸²

Nous reviendrons sur les problèmes que pose cet extrait, mais notons d'abord que le texte du livre 13 de Diodore a un parallèle chez

⁸² Diod. Sic. 11, fr. 18-19 (Vogel) ; 29-30 (CUF), trad. A. Cohen-Skalli (= J. Tzetzes, *Chiliades*, 1.649-71, 20-30 Leone) :

Ἵς Φάλαρις Περίλαον τὸν χαλκοργγὸν ἐκέϊνον
τὸν Ἀττικὸν κατέκαυεν ἐν ταύρῳ τῷ χαλκέῳ.
Οὔτος γὰρ τὸ μηχανήμα τοῦ ταύρου χαλκοργγήσας
τοῖς μυξωτήρησι τοῦ βοῦς ἐτέκτηεν αὐλίσκους,
ἀνέπτυξε καὶ θύραν δὲ πρὸς τῷ τοῦ ταύρου·
καὶ δῶρον τῷ Φαλάριδι τοῦτον τὸν ταῦρον ἄγει.
Φάλαριδις δὲ τὸν ἄνθρωπον ἐν δώροις δεξιούται,
τὸ δὲ μηχανήμα θεοῖς καθιεροῦν κελεύει.
Ἵς δ' ἀναπτύξας τὸ πλευρὸν ὁ χαλκοργγὸς ἐκέϊνος
δόλον τὸν κακομήχανον ἐξείπεν ἀπανθρώπως·
εἴ τινα βούλει, Φάλαρι, κολάζειν τῶν ἀνθρώπων,
ἔνδον τοῦ ταύρου κατειργνύς πῦρ ὑποστρώωννυκάτω·
δόξει δ' ὁ ταῦρος στεναγμοῖς μυκάσθαι τοῖς ἐκέϊνου,
σύ δ' ἠδονὴν τοῖς στεναγμοῖς ἔξεις αὐλοῖς μυκτῆρων.
Τοῦτο μαθὼν ὁ Φάλαρις καὶ μυσσυχθεὶς ἐκέϊνον,
Ἄγε, φησί, Περίλαε, σὺ πρῶτος δείξον τοῦτο,
καὶ τοὺς αὐλοῦντας μίμησαι, τράνωσόν σου τὴν τέχνην.
Ἵς δὲ παρέδου μιμητῆς δῆθεν τῶν αὐλημάτων,
κλείει τὸν ταῦρον Φάλαρις καὶ πῦρ ἐπισωρεύει.
Ὅπως δὲ τὸ χαλκοργγῆμα θανῶν μὴ ἐμμιάνη,
κατὰ πετρῶν ἐκρήμνισεν ἐξάξας ἠμινθητα.
Γράφει περὶ τοῦ ταύρου δὲ Λουκκιανὸς ὁ Σύρος,
Διόδωρος καὶ Πίνδαρος, σὺν τούτοις τε μυρίοι.

Polybe ; comme l'auteur de la *Bibliothèque historique*, il se sert de la notice sur le taureau pour critiquer la méthode de Timée.

Venons-en au taureau de bronze que Phalaris avait ordonné de fabriquer à Agrigente, et dans lequel il faisait entrer les gens, avant d'allumer le feu en dessous, infligeant ainsi à ses sujets le châtement que voici : le bronze devenant brûlant, la victime grillée et carbonisée de tous côtés périssait, et, quand elle poussait des cris sous l'effet d'une souffrance effroyable, le bruit qui parvenait aux oreilles ressemblait à un mugissement sortant du dispositif. Or, bien que ce taureau eût été transporté d'Agrigente à Carthage, sous la domination carthaginoise, qu'il y eût encore, entre les épaules, la trappe par laquelle on faisait descendre les condamnés et qu'il soit absolument impossible de trouver pour quelle autre raison un taureau de ce genre aurait été fabriqué à Carthage, Timée a entrepris de renverser l'opinion courante et de réfuter les assertions des poètes et des historiens, en affirmant que le taureau qui se trouvait à Carthage ne venait pas d'Agrigente et qu'il n'y a rien eu de tel dans cette dernière ville, et notre historien de s'étendre longuement sur ce sujet.⁸³

À ces différentes sources, il faut enfin ajouter une scholie de Pindare qui porte également sur l'histoire du fameux taureau.

Tandis qu'à jamais une odieuse réputation s'attache à Phalaris qui brûlait d'un cœur impitoyable les corps dans un taureau d'airain. Les Agrigentins précipitèrent dans la mer le taureau de Phalaris, comme le dit Timée ; car celui que l'on trouve dans cette ville n'est pas le taureau de Phalaris, mais une représentation du fleuve Gélas. On dit que Périlaos le fabriqua et qu'il fut le premier à y être brûlé. Callimaque : *Il fut le premier, après avoir inventé le taureau, à trouver la mort dans le bronze et le feu.*⁸⁴

83 Polyb. 12.25.1-6 : "Ὅτι περὶ τοῦ ταύρου τοῦ χαλκοῦ τοῦ παρὰ Φαλάριδος κατασκευασθέντος ἐν Ἀκράγαντι, εἰς ὃν ἐνεβίβαζεν ἀνθρώπους, κάπειτα πῦρ ὑποκαίων ἐλάμβανε τιμωρίαν παρὰ τῶν ὑποταττομένων τοιαύτην, ὥστ' ἐκπυρομένου τοῦ χαλκοῦ τὸν μὲν ἀνθρώπον πανταχόθεν παροπτώμενον καὶ περιφλεγόμενον διαφθεῖρεσθαι, κατὰ δὲ τὴν ὑπερβολὴν τῆς ἀλγηδόνος, ὅπότε ἀναβοήσειε, μυκηθμῶ παραπλήσιον τὸν ἦχον ἐκ τοῦ κατασκευάσματος προσπίπτειν τοῖς ἀκούουσι. Τοῦτου δὲ τοῦ ταύρου κατὰ τὴν ἐπικράτειαν Καρχηδονίων μετενεχθέντος ἐξ Ἀκράγαντος εἰς Καρχηδόνα, καὶ τῆς θυρίδος διαμενούσης περὶ τὰς συνωμίας, δι' ἧς συνέβαινε καθίσθαι τοὺς ἐπὶ τὴν τιμωρίαν, καὶ ἐτέρας αἰτίας, δι' ἣν ἐν Καρχηδόνι κατασκευάσθη τοιοῦτος ταῦρος, οὐδαμῶς δυναμένης εὐρεθῆναι τὸ παράπαν, ὅμως Τίμαιος ἐπεβάλετο καὶ τὴν κοινὴν φήμην ἀνασκευάζειν καὶ τὰς ἀποφάσεις τῶν ποιητῶν καὶ συγγραφέων ψευδοποιεῖν, φάσκων μὴτ' εἶναι τὸν ἐν Καρχηδόνι ταῦρον ἐξ Ἀκράγαντος μῆτε γεγενῆσθαι τοιοῦτον ἐν τῇ προειρημένῃ πόλει· καὶ πολλοὺς δὴ τινας εἰς τοῦτο τὸ μέρος διατέθειται λόγους (= Timée, F28b, trad. G. Lachenaud).

84 Schol. Pind. *Pyth.* 1.185, 29 Drachmann : Τὸν δὲ ταύρω χαλκῶ καυτήρα νηλέα νόον ἐχθρὰ Φάλαριν κατέχει παντᾶ φάτις. Τὸν δὲ τοῦ Φαλάριδος ταῦρον οἱ Ἀκραγαντίνοι κατεπόντωσαν, ὡς φησι Τίμαιος· τὸν γὰρ ἐν τῇ πόλει μὴ εἶναι τοῦ Φαλάριδος, καθάπερ

Les commentateurs ont depuis longtemps relevé les contradictions entre ces différentes sources. Différentes solutions ont été proposées pour concilier ces textes, notamment par S. Bianchetti, G. Schepens et A. Dudziński en dernier lieu.⁸⁵ Je ne reprendrai pas le détail des interprétations plus ou moins ingénieuses élaborées par les historiens modernes. Outre les différences 'mineures' entre Diodore et Polybe concernant la teneur exacte du témoignage de Timée, la principale difficulté vient de la contradiction entre les deux historiens, qui affirment que l'historien de Tauroménion niait l'existence du taureau (totalement selon Diodore, à Agrigente seulement selon Polybe), et le scholiaste de Pindare, qui déclare que, toujours selon Timée, le taureau avait été précipité dans la mer, tandis que la statue visible à Agrigente n'aurait été qu'une effigie du dieu fleuve Gélas. Autre difficulté : la statue présente à Agrigente à l'époque de Timée ne peut de toute façon pas être la même que celle qui, aux dires de Diodore, était visible de son temps dans la cité, puisque, selon lui et selon Polybe (mais aussi Cicéron),⁸⁶ cette dernière statue n'aurait été rendue aux Agrigentins qu'après la prise de Carthage par Scipion Émilien. G. Schepens pensait résoudre le problème en proposant l'hypothèse selon laquelle le taureau de Phalaris ne se serait pas trouvé à Agrigente, mais dans la forteresse d'Ecnomos, dont le nom même rappelait la monstruosité du tyran. Ce lieu est cité par Diodore lorsqu'il évoque la prise d'Ecnomos par les Carthaginois à l'époque d'Agathocle. Il déclare en effet que c'était là qu'avait été construit le taureau de funeste mémoire qui valut à l'endroit son nom.⁸⁷ Ainsi, selon Schepens, Timée pouvait bien nier que le taureau se fût trouvé à Agrigente, puisqu'il était ailleurs – ce que semble suggérer aussi Polybe –, en l'occurrence à Ecnomos ; la statue envoyée à Carthage aurait donc été l'autre taureau, l'effigie du fleuve Gélas.

À dire vrai, la question n'importe guère à notre propos. En effet, il faut admettre que les différentes allusions chez Diodore sont cohérentes globalement les unes avec les autres : l'historien croit, contre

ή πολλή κατέχει δόξα, ἀλλ' εἰκόνα Γέλα τοῦ ποταμοῦ. Κατασκευάσαι δὲ αὐτὸν φασὶ Περίλαον, καὶ πρῶτον ἐν αὐτῷ κατακαῖναι· Καλλίμαχος· Πρῶτος ἐπεὶ τὸν ταῦρον ἐκαίνισεν, ὃς τὸν ὄλεθρον / εὔρε ἐν χαλκῷ καὶ πυρὶ γιγνόμενον (= Timée, F28c, trad. G. Lachenaud).

85 Bianchetti 1987, 55-69 ; Schepens 1998 ; Dudziński 2013.

86 Cic. 2 Verr. 4.73 et Plin. HN 34.89.

87 Diod. Sic. 19.108.1 : Κατεῖχον δὲ Καρχηδόνιοι μὲν τὸν Ἐκνομον λόφον, ὃν φασὶ φρούριον γεγενῆσθαι Φαλάριδος. Ἐν τούτῳ δὲ λέγεται κατασκευασκέναι τὸν τύραννον ταῦρον χαλκοῦν τὸν διαβεβημένον, πρὸς τὰς τῶν βεβασανισμένων τιμωρίας ὑποκαίμενον τοῦ κατασκευάσματος· διὸ καὶ τὸν τόπον Ἐκνομον ἀπὸ τῆς εἰς τοὺς ἀτυχοῦντας ἀσεβείας προσηγορευθεῖσαι (« les Carthaginois occupaient la colline Ecnomos, qui fut, à ce qu'on raconte, un fortin de Phalaris. C'est là, dit-on, que le tyran avait installé le fameux taureau d'airain qui servait à torturer les suppliciés grâce au feu qui brûlait sous l'installation. Et c'est cette conduite impie vis-à-vis des victimes qui avait valu à cette colline le nom d'Ecnomos » ; trad. F. Bizière, CUF).

Timée, à l'existence d'un taureau qui aurait servi d'instrument de torture (à Agrigente ou à Ecnomos) et qui aurait été, par la suite transporté à Carthage avant d'être rendu aux Agrigentins. Il me semble que les problèmes posés par le témoignage de Diodore sont ailleurs. C'est au texte des *Chiliades* qu'il nous faut revenir. Selon Tzetzes, l'invention de la « machine infernale » reviendrait au sculpteur Périlaos (nommé ailleurs Périllos ou Térizos) et elle n'aurait été utilisée par le tyran que pour punir son inventeur. Cette version des faits, qui tend à exonérer Phalaris de toute inhumanité, est celle, comme on le sait, qu'adopte Lucien : le tyran horrifié fait périr Périlaos et envoie la statue à Delphes.⁸⁸ C'est aussi celle que l'on trouve, dans une moindre mesure, dans la lettre 122 du recueil des *Lettres* attribuées à Phalaris : le tyran indigné contre l'invention du sculpteur en fait l'essai sur lui, mais continue toutefois à en faire usage par la suite pour punir les hommes de leur méchanceté.⁸⁹ Cette version attribue donc toute la perversité de la machine à l'inventeur et non au tyran. Diodore pouvait-il avoir retenu cette interprétation des faits ? La citait-il parmi d'autres sans la reprendre à son compte ? Quelle était sa source puisque ce n'était manifestement pas Timée ?

Il faut d'abord remarquer que Diodore n'est en général pas hostile aux hommes de l'art. On se souvient qu'à propos des aménagements d'Agrigente il cite l'architecte Phéax, constructeur des égouts ; il souligne également l'importance des architectes, responsables des travaux, dans la construction du rempart des Épipoles.⁹⁰ Mais c'est surtout le rôle dévolu à Dédale dans le livre 4 de la *Bibliothèque historique* qu'il me paraît intéressant de rappeler. Fuyant la Crète, Dédale se réfugie auprès du roi Kokalos en Sicile. Là, il bâtit pour le souverain divers monuments, dont une citadelle inexpugnable près du fleuve Kamikos, à l'emplacement de la future Agrigente.⁹¹ Les réalisations de l'architecte sont caractérisées par leur ingéniosité, leur audace et leur nouveauté. Dans la partie sicilienne de sa geste, Dédale est présenté de manière entièrement positive par Diodore, alors que dans la partie athénienne⁹² il se présente comme un meurtrier obligé de fuir par crainte du châtement. J'ai déjà eu l'occasion de souligner à quel point Diodore cherche à établir des ponts entre l'œuvre de Dédale et les réalisations architecturales des souverains de Sicile.⁹³

⁸⁸ Lucian. *Phalaris* 1.11-12 : le traité se présente d'ailleurs comme une lettre envoyée par Phalaris aux Delphiens pour accompagner son offrande et justifier son geste ; voir l'analyse du texte de Lucien dans Pomelli 2010, 99-105.

⁸⁹ Bianchetti 1987, 196-9.

⁹⁰ Diod. Sic. 14.18, 3-6.

⁹¹ Diod. Sic. 4.78.2.

⁹² Diod. Sic. 4.76.4-7.

⁹³ Robert 2011, 47-51 ; voir également Cardete del Olmo 2008.

Son rôle est celui d'un civilisateur, notamment lorsque, appelé de Sicile en Sardaigne par le roi Iolaos, il contribue à la colonisation de l'île.⁹⁴ Aussi me paraît-il significatif qu'au contraire d'autres auteurs, l'historien n'attribue aucune responsabilité à Dédale dans la mort de Minos, puisque c'est au roi Kokalos seul qu'est imputé le meurtre.⁹⁵

Un autre indice fait penser que Diodore ne prenait pas à son compte la tradition qui exonérait Phalaris des accusations de cruauté. En effet, la *Bibliothèque historique* contient une dernière allusion au taureau. Lorsqu'Agathocle, au retour de son expédition de Libye, débarque en Sicile et cherche de nouvelles ressources financières, il se rend à Ségeste et contraint les plus riches citoyens à lui céder leurs biens. Il utilisa pour cela un instrument de torture qui est explicitement comparé par Diodore au taureau de Phalaris.

Il inventa aussi un autre supplice comparable au taureau de Phalaris : il fit construire un lit de bronze ayant en creux la forme d'un corps humain, clos de tous côtés par des barreaux, et, y attachant ceux qu'il torturait, il les brûlait vifs, ce dispositif différant du taureau en ce que l'on pouvait, en plus, voir les victimes mourir dans les souffrances.⁹⁶

Ce passage illustre parfaitement le rôle attribué aux objets par l'historien. Ils constituent, comme nous l'avons dit, des jalons ou des marqueurs de la narration ; ils permettent d'établir des corrélations entre différents épisodes, corrélations qui suscitent des effets d'échos, des jeux de miroirs et suggèrent des similarités entre les acteurs successifs de l'histoire. Il est clair que si l'historien veut noircir les actions d'Agathocle en établissant un parallèle avec le comportement de Phalaris, il faut que ce dernier ait été présenté sous un jour négatif. Il est donc vraisemblable que Diodore lui attribuait l'entière responsabilité de l'invention du taureau.

Dans ces conditions, quel auteur, antérieur à Diodore, Plin et Lucien, peut avoir imaginé l'autre version, celle qui déplaçait la

⁹⁴ Diod. Sic. 4.30.1.

⁹⁵ Diod. Sic. 4.79.2. On peut ajouter que le fragment diodoréen du livre 9.18 (Vogel) ; 29 (CUF), conservé dans le traité *De sentiis*, repose, comme chez Plin, sur un renversement suivant le principe de « l'arroseur arrosé » ; pour autant l'historien n'en tire aucune réflexion sur le détournement pervers de l'*ars* par Périlaos, comme le fera Plin, 34.98 : « C'est à cela que, le détournant de la représentation des dieux et des hommes, il avait ravalé le plus humain des arts ! » (trad. H. Le Bonniec, CUF). La réflexion sur l'art, sur « l'*hybris* de la mimésis », pour reprendre les termes de Pomelli 2010, 115, semble donc absente chez Diodore.

⁹⁶ Diod. Sic. 20.71.3 : Ἐξεῦρε δὲ καὶ ἑτέραν τιμωρίαν ἐμπερῆ τῷ Φαλάριδος ταύρω : κατεσκεύασε γὰρ κλίνην χαλκῆν ἀνθρωπίνου σώματος τύπου ἔχουσαν καὶ καθ' ἕκαστον μέρος κλεισὴ διειλημμένην, εἰς ταύτην δ' ἐναρμόζων τοὺς βασανιζομένους ὑπέκαιε ζῶντας, τοῦτω διαφερούσης τῆς κατασκευῆς ταύτης παρὰ τὸν ταῦρον, τῷ καὶ θεωρεῖσθαι τοὺς ἐν ταῖς ἀνάγκαις ἀπολλυμένους (trad. C. Durvyne, CUF).

responsabilité du tyran vers l'artiste, version que mentionnait peut-être Diodore mais qu'il ne retenait certainement pas ? Il est probable que c'est ce même auteur qui a également introduit les précisions techniques qui font de l'instrument de torture un instrument de musique raffiné, digne du *Jardin des supplices*. Tout porte à croire que c'est à Callimaque que l'on doit cette invention, Callimaque cité parmi ses sources par le scholiaste de Pindare, mais aussi par un passage des *Parallela minora* du pseudo-Plutarque.⁹⁷ Cette hypothèse, qui nous éloigne toutefois de Diodore, mériterait d'être poussée plus avant, notamment parce que le thème de la punition des artistes présomptueux trouve des échos dans l'œuvre du poète alexandrin.⁹⁸ On a déjà noté que le mécanisme du taureau de Phalaris, qui transforme en plaisir esthétique l'expression de la souffrance physique, constitue une extraordinaire mise en œuvre du principe aristotélicien de plaisir mimétique, puisque la représentation peut, selon le philosophe, transformer en source de plaisir un objet répugnant dont la vue nous ferait horreur dans la réalité.⁹⁹ Cette dimension est tout particulièrement présente dans la version de l'anecdote donnée par Tzetzes, puisque les gémissements transfigurés par le mécanisme sont censés « donner du plaisir » (οὐ δ' ἡδονὴν [...] ἔξεις).¹⁰⁰ Cette interprétation du taureau paraît donc sous-tendue par une réflexion grinçante et ironique sur la nature même de l'art du statuaire, lequel est, pour cette raison, mis en avant dans cette version de l'anecdote. Il me semble qu'il s'agit là d'une des questions que les acteurs du débat artistique se sont posées à l'époque hellénistique, comme en témoigne aussi l'anecdote du prisonnier d'Olynte

⁹⁷ Sur les fragments de Callimaque : Pfeiffer 1949, frs. 45, 46 et 47 ; Harder 2012, frs. 45-7, commentaire 369-78 ; le fr. 47 vient du pseudo-Plut. *Parall. Min.* 39A ; voir en dernier lieu De Lazzer 2000, 300-1 : Φάλαρις Ἀκραγαντίνων τύραννος ἀποτόμος τοὺς παριόντας Ξένους ἐστρέβλου καὶ ἐκόλαζε. Τέρυζος δὲ τῆ τέχνη χαλκουργὸς δάμαλιν κατασκευάσας χαλκῆν ἔδωκε τῷ βασιλεῖ, ὡς ἂν τοὺς Ξένους κατακαίῃ ζῶντας ἐν αὐτῇ· ὁ δὲ μόνον τότε γενόμενος δίκαιος αὐτὸν ἐνέβαλεν. Ἐδόκει δὲ μυκηθμόν ἀναδιδόναι ἢ δάμαλις· ὡς <Καλλιμαχος> ἐν δευτέρῳ Αἰτιῶν (« Phalaris, le tyran d'Agrigente, dans sa cruauté, avait l'habitude de mutiler et de torturer les étrangers de passage. Térizos, expert dans l'art de la métallurgie, après avoir fabriqué une génisse de bronze, l'offrit au roi afin qu'il y fit brûler vivants les étrangers ; le roi, cependant, se montrant juste en cette unique circonstance, l'y fit enfermer ; il semblait que la génisse poussait un mugissement ; c'est ce que dit <Callimaque> au livre deux des *Aitia* »). Le nom de Callimaque ne figure pas dans le texte, mais l'auteur renvoie bien aux *Aitia*. Le nom de Térizos est corrigé en Périllos sur la base d'un fragment très proche de Stobée, 4.318 qui mentionne comme source l'historien Dorotheos d'Athènes.

⁹⁸ Prioux 2007, 77-113.

⁹⁹ Arist. *Poet.* 4.1448b. Voir la fine analyse de Pomelli 2010, 106-11.

¹⁰⁰ Même si Tzetzes ne mentionne pas explicitement Callimaque parmi les « nombreux auteurs » qui ont rapporté l'histoire de Périlaos, on connaît l'intérêt du poète byzantin pour les anecdotes concernant les artistes ; Kuttner-Homs 2018, 81-3 a récemment montré que Callimaque, avec lequel Tzetzes partage une conception élitiste de l'art, était certainement l'une de ses sources.

torturé par Parrhasios afin de servir de modèle à son *Prométhée*.¹⁰¹ Enfin, l'idée que les cris de douleur du malheureux enfermé dans la statue produisaient l'effet du mugissement du taureau n'est-elle pas une parfaite concrétisation des jeux d'esprit chers aux auteurs des nombreuses épigrammes consacrées à la génisse de Myron, une manière de prendre au pied de la lettre l'idée selon laquelle la statue « vivante » allait se mettre à mugir ?¹⁰²

La récurrence des mentions du taureau dans la narration de Diodore me paraît procéder, en tout cas, de plusieurs raisons. Dans le cas d'Agathocle, comme nous l'avons dit, le but est certainement d'établir un parallèle entre deux figures tyranniques qui se répondent et se renforcent mutuellement. Son rappel dans le récit de la prise d'Agrigente est évidemment logique puisque l'historien, comme Polybe, pense qu'il a fait partie du butin carthaginois. Il n'en tire pas cependant les mêmes conclusions que Cicéron. En effet, la statue restituée aux Agrigentins par Scipion Émilien ne constitue pas, à ses yeux, la preuve que la domination romaine vaut mieux que la tyrannie des souverains siciliens.¹⁰³ Le taureau paraît plutôt appartenir à cette catégorie d'objets et de monuments qui attestent à travers les âges la réversibilité de la fortune des peuples et des hommes. Péri-laos, à titre personnel, en fera le dramatique constat.

Quelle que soit la fonction des monuments dans le récit, il semble que la valeur que Diodore leur attribue, comme beaucoup d'autres auteurs de l'Antiquité, est très relative. Après avoir mentionné la destruction du tombeau de Gélon par les Carthaginois d'abord, puis par Agathocle, il affirme que cette disparition ne peut nullement effacer la gloire du grand homme, car c'est à l'*histoire* et non aux monuments que revient le privilège de transmettre la mémoire des hommes.

Mais ni la haine des Carthaginois, ni la méchanceté d'Agathocle, ni rien d'autre n'a pu détruire la renommée de Gélon : c'est le juste témoignage de l'histoire qui a préservé son renom, en le proclamant tout au long des siècles.¹⁰⁴

¹⁰¹ Sen. *Controv.* 10.5 ; Rouveret 2003, 184-91.

¹⁰² *Anth. Gr.* 9.724 (Antipater de Sidon) : « Cette génisse, je crois, va mugir ; non, Prométhée n'est pas le seul à modeler des êtres vivants : toi aussi tu sais le faire, Myron » ; 728 (Antipater de Sidon) : « Cette génisse, je crois, va mugir ; si elle tarde à le faire, c'est au bronze inanimé qu'en est la faute, non à Myron » ; 727 (Anonyme) : « Bien qu'étant en bronze, cette vache encornée ferait entendre sa voix si Myron lui avait, dans le corps, sculpté des entrailles » (trad. P. Waltz, G. Soury, CUF) ; Pomelli 2010, 108-10.

¹⁰³ Cic. 2 *Verr.* 4.73.

¹⁰⁴ Diod. Sic. 11.38.5-6 : Ἀλλ' ὅμως οὔτε Καρχηδόνιοι διὰ τὴν ἔχθραν οὔτε Ἀγαθοκλῆς διὰ τὴν ἰδίαν κακίαν οὔτε ἄλλος οὐδεὶς ἠδυνήθη τοῦ Γέλωνος ἀφελέσθαι τὴν δόξαν : ἢ γὰρ τῆς ἱστορίας δίκαια μαρτυρία τετήρηκε τὴν περὶ αὐτοῦ φήμην, κηρύττουσα διαπρυσίως εἰς ἅπαντα τὸν αἰῶνα.

Il en va de même, ajoute-t-il, pour les méchants dont l'historien a également pour mission de flétrir le souvenir. Par sa capacité à passer au crible de la justice les actions des hommes, l'histoire vaut mieux que ses traces matérielles, car ces dernières ne signifient rien en elles-mêmes et, comme on l'a dit, elles se prêtent trop aisément à tous les usages et sont susceptibles de connaître tous les renversements.

Éditions et traductions

- De Lazzar, A. (2000). *Plutarco. Paralleli minori*. Napoli.
- Goukowsky, P. (2015). *Diodore de Sicile, Bibliothèque historique. Fragments, livres VI-X, vol. IV(2)*. Nancy ; Paris.
- Green, P. (2006). *Diodorus Siculus. Books 11-12.37.1. Greek History, 480-431 BC, the Alternative Version*. Austin.
- Harder, A. (2012). *Callimachus, Aetia. Introduction, Text, Translation and Commentary*. 2 vols. Oxford.
- Lachenaud, G. (2017). *Timée de Tauroménion. Fragments*. Paris.
- Oldfather, C.H. (transl.) (1950). *Diodorus of Sicily, Library of History, Livres XII (41)-XIII*. Cambridge (MA).
- Pfeiffer, R. (1949). *Callimachus, Fragmenta*, vol. 1. Oxford.
- Vogel, Fr. [1893] (1964³). *Diodori Bibliotheca historica*. Bde. 3. Stuttgart.

Bibliographie

- Adornato, G. (2012). « Phalaris : Literary Myth or Historical Reality ». *AJA*, 116(3), 483-606. <http://dx.doi.org/10.3764/aja.116.3.0483>.
- Ambaglio, D. (2008). *Diodoro Siculo. Biblioteca storica, libro XIII. Commento storico*. Milano.
- Bianchetti, S. (1987). *Falaride e pseudofalaride. Storia e leggenda*. Roma.
- Braccesi, L. ; De Miro, E. (a cura di) (1992). *Agrigento e la Sicilia greca = Atti della settimana di studio* (Agrigento, 2-8 maggio 1988). Roma.
- Braccesi, L. ; Millino, G. (2000). *La Sicilia greca*. Roma.
- Cardete del Olmo, M.C. (2008). « La construction idéologique du passé agrigentin : Théron et les ossements de Minos ». *DHA*, 34(1), 9-26. <https://doi.org/10.3917/dha.341.0009>.
- Casevitz, M. (2006). « Ruse, secrets et mensonges chez Diodore de Sicile ». Olivier, H. ; Giovannelli-Jouanna, P. ; Bérard, F. (éds), *Ruses, secrets et mensonges chez les historiens grecs et latins = Actes du colloque international* (Lyon, 18-19 septembre 2003). Lyon ; Paris.
- Collin Bouffier, S. (éd.) (2011). « Diodore d'Agyrion et l'histoire de la Sicile ». Suppl. 6, *DHA*.
- De Waele, J. (1982). « I frontoni dell'Olympion agrigentino ». Gualandi, Massei, Settis 1982, 271-8.
- Dudziński, A. (2013). « The Bull of Phalaris and the Historical Method of Diodorus Siculus ». *Histos*, 7, 70-87.
- Finley, M.I. (1986). *La Sicile antique. Des origines à l'époque byzantine*. Paris. Trad. française de: *Ancient Sicily*. Londres, 1968.

- Fraenkel, H. (1935). « Griechische Bildung in altrömischen Epen II ». *Hermes* 70(1), 59-72.
- Fromentin, V. (2006). « La *Tychè* chez Diodore de Sicile ou la place de la causalité divine dans la *Bibliothèque historique* ». Fartzoff, M. ; Geny, É. ; Smadja, E. (éds), *Signes et destins d'élection dans l'Antiquité = Actes du colloque international* (Besançon, 16-17 novembre 2000). Besançon, 229-41.
- Gauthier, Ph. (1966). « Le parallèle Himère-Salamine au 5ème et au 4ème siècle av. J.-C. ». *REA*, 68, 5-32. <http://dx.doi.org/10.3406/rea.1966.3762>.
- Griffo, P. (1982). « Note sul tempio di Zeus Olimpico di Agrigento ». Gualandi, Massei, Settis 1982, 253-70.
- Gros, P. (1979). « Les statues de Syracuse et les dieux de Tarente. La classe politique romaine devant l'art grec à la fin du 1er siècle avant J.-C. ». *REL*, 57, 85-114.
- Gualandi, M.L.; Massei, L. ; Settis, S. (a cura di) (1982). ΑΠΑΡΧΑΙ. *Nuove ricerche e studi sulla Magna Grecia e la Sicilia antica in onore di P.E. Arias*. Pisa.
- Hau L.I. (2009). « The Burden of Good Fortune in Diodoros of Sicily : A Case for Originality ». *Historia*, 58(2), 171-97. <http://dx.doi.org/10.25162/historia-2009-0008>.
- Kukofka D.-A. (1992). « Karthago, Gelon, und die Schlacht bei Himera ». *WjBA*, 18, 49-75.
- Kuttner-Homs, S. (2018). « Rhétorique des arts et art de la rhétorique. Les anecdotes de peintres et sculpteurs dans les *Histoires* de Jean Tzetzès ». Hémin, E. ; Naas, V. (éds), *Le mythe de l'art antique entre anecdote et lieux communs*. Paris, 70-92.
- Meister, K. (1967). *Die Sizilische Geschichte bei Diodor von den Anfängen bis zum Tod des Agathokles. Quellenuntersuchungen zu Buch IV-XXI*. München.
- Meister K. (1970). « Sizilische Dubletten bei Diodor ». *Athenaeum*, n.s. 48, 1-2, 84-91.
- Meister K. (1992). « La rottura degli equilibri. Dal contrasto con Siracusa all'ultima lotta con Cartagine ». Braccesi, De Miro 1992, 113-20.
- Murray, O. (1992). « Falaride tra mito e storia ». Braccesi, De Miro 1992, 47-60.
- Pédech, P. (1964). *La méthode historique de Polybe*. Paris.
- Pomelli, R. (2010). « L'artefice crudele e il tiranno che una volta fu giusto. Il toro di Falaride e la *hybris* della mimesis ». Andò, V.; Cusumano, N. (a cura di), *Come bestie ? Forme e paradossi della violenza tra mondo antico e disagio contemporaneo*. Caltanissetta ; Roma, 90-119.
- Prioux, É. (2007). *Regards alexandrins. Histoire et théorie des arts dans l'épigramme hellénistique*. Louvain ; Paris.
- Rathmann, M. (2016). *Diodor und seine "Bibliothek"*. *Weltgeschichte aus der Provinz, Klio*. Göttingen.
- Robert, R. (2011). « Diodore et le patrimoine mythico-historique de la Sicile », dans Collin Bouffier, S. (éd.), « Diodore d'Agrigento et l'histoire de la Sicile ». Suppl. 6, *DHA*, 43-68. <https://doi.org/10.3917/dha.hs06.0043>.
- Rouveret, A. (1991). « Tacite et les monuments ». *ANRW*, 2, 33(4), 3051-99.
- Rouveret, A. (2003). « Parrhasios ou le peintre assassin ». Levy, C. ; Besnier, E. ; Gigandet, A. (éds), *'Ars' et 'ratio'. Science, art et métier dans la philosophie hellénistique et romaine*. Bruxelles, 184-91.
- Sacks, K. (1994). « Diodorus and his Sources : Conformity and Creativity ». Hornblower, S. (ed.), *Greek Historiography*. Oxford, 213-32. <https://doi.org/10.1093/oso/9780198149316.003.0008>.

- Schepens, G. (1998). « Polybius on Timaeus' Account of Phalaris' Bull : A Case of ΔΕΙΣΙΔΑΙΜΟΝΙΑ ». *Ancient Society*, 9, 117-48.
- Sjöqvist, E. (1973). *Sicily and the Greeks : Studies in the Interrelationship between the Indigenous Populations and the Greek Colonists*. Ann Arbor.
- Sulimani, I. (2011). *Diodorus' Mythistory and the Pagan Mission. Historiography and Culture-Heroes in the First Pentad of the Bibliothek*. Leiden ; Boston. <https://doi.org/10.1163/ej.9789004194069.i-409>.
- Trifirò, M.S. (2014). « L'exemplum del Dinomenide Gelone tra memoria civica e storiografica ». *Hormos*, n.s. 6, 139-60.
- Van Compernelle, R. (1992). « La signoria di Terone ». Braccesi, De Miro 1992, 61-76.
- Villard, F. (1994). « Les sièges de Syracuse et leurs pestilences ». Ginouvès, R. ; Guimier-Sorbets, A.-M. ; Jouanna, J. ; Villard, L. (éds), *L'eau, la santé et la maladie dans le monde grec = Actes du colloque* (Paris, 25-27 novembre 1992). Athènes ; Paris, 337-44.
- Vonderstein, M. (2000). « Das Olympieion von Akragas. Orientalische Baufornen an einem griechischen Siegestempel ». *JDAI*, 115, 37-77.
- Walbank, F.W. (1945). « Phalaris' Bull in Timaeus (Diod. Sic. xiii.90.4-7) ». *CR*, 59, 2, 39-42. <http://dx.doi.org/10.1017/S0009840X00087758>.
- Walbank, F.W. (1962). « Polemic in Polybius ». *JRS*, 52, 1-12. <https://doi.org/10.2307/297872>.
- Walbank F.W. (1967). *A Historical Commentary on Polybius*, vol. 2. Oxford.